

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Bernard GABRIEL-ROBEZ

Saga des
ARTISANS COMMERCANTS
MANUFACTURIERS

de

MOREZ

Du même auteur :

Structures d'Autrefois du Groupe Alcatel Business Systems,

Illkirch 2002 -Association Mémoires- (interne à Alcatel)

Morez, Vallée des Entrepreneurs- Une saga des dynasties industrielles du canton.

Imprimerie UNI-EST, Geispolsheim, 2009 -ISBN 978-2-7466-1214-3

Les Secrets de la Molune) (2012) (roman historique)

(Saga d'une famille jurassienne au XIX^e siècle)

Mon Petit Editeur, 14 rue des Volontaires 75008 Paris

IDDN.FR.010.011-7366.000.R.P.2012.030.31500

Les Champions de la Lunetterie (2019) (Les fleurons de l'Europe, de l'Ain, du Jura et de Morez)

Cet ouvrage est mis en ligne gratuitement via un feuilleteur sur le site Internet de:

-journal "La Voix du Jura " (" les champions de la lunetterie d'Europe ")

-éditeur Calameo.com >books("les champions de la lunetterie d'Europe ")

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Bernard GABRIEL-ROBEZ

Saga des
ARTISANS COMMERCANTS
MANUFACTURIERS

de

MOREZ

Qui ? Quand? Où ?

D'hier à 2020, résurgences du passé
des fabriques, boutiques et institutions.

Rue par rue, numéro par numéro
Que sont-ils devenus ?

Remerciements

Aux industriels et commerçants
passés et actuels.

Aux maires successifs de Morez
qui surent affronter les épreuves du temps

A ma famille

Aux sociétés oubliées et non citées

Chapitre I

Sommaire

Chapitres	Pages
I Sommaire	7
II Avant-propos	9
III Introduction	13
IV Des ancêtres illustres- <i>Bio-express</i>	17
V Le Cadastre	25
VI Des Rues des ponts des arrivoirs	29
VIII Les plans de la ville de Morez	37
VII Les édifices publics et religieux	49
IX Les industries et commerces au fil des rues	60
X Rue de la République	62
XI Autres rues par ordre alphabétique	92
XII L'Horlogerie à Morez	161
A-Horlogerie d'édifice	162
B-Horlogerie de parquet	170
C-Emaillerie	176
XIII Annexes	179
. Index des rues	179
. Bio-express de quelques sociétés notoires	184
. Maires et échevins	186
. Sources et Bibliographie	189
. Photos	190

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Chapitre II

Avant-Propos

Qui peut connaître sa ville comme un moine son bréviaire ? Et que serait l'histoire de Morez qui ne donnerait pas toute leur place aux entreprises oubliées et à celles qui les ont suivies sur le terrain de leurs exploits ?

Sans recourir à l'historiographie traditionnelle qui sanctuarise l'enchaînement des faits, je m'applique dans cet ouvrage à positionner les sociétés d'antan et récentes (industries, commerces, institutions civiles et religieuses,...) à leur adresse sur les voies de communication de la cité (allées, avenues, chemins, cour, impasses, places, ponts, rues, ruelles, quais, sentiers).

Ce livre fait suite à celui que j'ai écrit voici 10 ans : " Morez, Vallée des entrepreneurs ". Une révision s'avère utile : les disparitions dues aux défaillances, les transferts dans la ville même ou sur les hauteurs avoisinantes, les changements de propriétaires ou de dénominations, justifient une mise à jour du document précédent. Les sociétés commerciales(boutiques, commerces, magasins, bureaux, agences ...) ignorées dans le texte de 2009 , sont présentées avec les sociétés industrielles.

Leur localisation est indiquée dans l'ordre alphabétique des voies (Chapitre XI), à l'exception de la rue de la République placée en tête (Chapitre X). Les dates du début et de la fin de leur activité sont aussi notées mais faute d'information avérée la durée de leur présence à une adresse n'est pas toujours indiquée.

A l'exception des maisons qui ont pris ou cédé leur place aux acteurs économiques (ateliers, usines, magasins, bureaux, agences, en général au rez-de-chaussée des immeubles) en sont exclus sans les citer tous les :

- auxiliaires de vie (nettoyage, aide-ménagère, vente à domicile,...)

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

- professions libérales, (SCI, SCP, syndics, experts, santé, social, juridique, enseignement à domicile,...)
- associations diverses (sport, culture,...)

Un index des rues permet de repérer les voies actuelles et leurs anciennes dénominations (Chapitre XIII).

Morez et son histoire sont brièvement rappelées : le cadastre et les rattachements aux localités voisines (Chapitre V), les principaux événements au cours des derniers siècles écoulés tels le réalignement des rues et de la Bienne, la création des ponts et des armoires, les inondations, les guerres (Chapitre VI). Les Maires et Echevins sont listés dans une annexe en fin d'ouvrage(Chapitre XIII).

Des plans de 1998 (issus de l'ouvrage cité supra), facilitent la recherche des usines installées au cours des siècles précédents (Chapitre VII).

Les industries et commerces sur les lieux de leur activité ancienne ou actuelle sont nommés sommairement, rue par rue et numéro par numéro au chapitre IX avec un court commentaire pour la majorité d'entre-elles.

De courts rappels historiques (Bio-express), choisis selon la longévité des entreprises ou de leur réputation nationale, sont placés aux endroits où elles ont débuté ou prospéré sur un site de la cité pendant de longues années. Un index (Chapitre XIII) facilite la recherche particulière. Le chapitre IV est consacré au début de l'ouvrage à la mémoire des illustres ancêtres de la vallée.

L'enseignement est l'objet d'un commentaire spécifique (Chapitre VIII). Outre une présentation sommaire des Cultes et des Eglises, il met en relief les Ecoles privées et laïques , en particulier le LPO (ancienne ENP) d'où son issus des milliers d'opticiens depuis sa création en 1933.

L'horlogerie et l'histoire de ses principaux promoteurs dans le bourg sont présentées sommairement dans le chapitre XII. Leur localisation précise dans la ville, à quelques exceptions près, ne pouvait pas s'inscrire dans le schéma retenu dans cette présentation. Les éléments essentiels sont tirés des écrits de l'Association Horlogerie Comtoise.

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Place Jean Jaurès



Crédit photo Emotion Jura

Chapitre III

Introduction

Les sommets contemplant la Bienne

"Nous sommes juchés comme des nains sur les épaules de géants de sorte que nous pouvons voir davantage de choses qu'eux et plus loin " (Jean de Salisbury)

1752 : Ce jour-là la tempête drossait les cimes des sapins et épicéas accrochés sur les crêtes de la combe noire. Comme l'ola contemporaine des stades sportifs, une houle assourdissante traversa les monts. La montagne du Béchet, le mirador de la Roche Brûlée (1043m) à quelque distance de la Roche fendue (980m) et la Roche au Dade (938m) sur le côté Ouest n'en menaient pas large, habitués qu'ils étaient à braver sans broncher les bourrasques jurassiennes. Sur l'autre versant Est, les arbres couchés par le vent, découvraient le pic rocheux de l'Arce fièrement posé sur l'abîme qu'il domine toujours. .

Au-dessous, la rivière La Bienne prenait sa revanche sur les monts qui la toisaient depuis des siècles. Et sur les constructions accrochées sur ses rives que des humains imprudents ont osé installer. Les crues, elle connaît ! Et si les habitants firent tout pour la maîtriser avec la création de chenaux de dérivation de la rivière (appelés arivoirs dans le langage du pays) et autres écluses, la redresser en l'alignant sur la

route de Genève, elle réussit sans hésitations ni difficultés à emporter ponts et moulins construits au fil du temps. La Bienne éternelle, redressée après 1807, plongea encore Morez dans la stupeur quand ses eaux inondèrent la ville en 1812 ; les Anciens parlent encore du Déluge de Noël. L'inondation de 1910 a laissé des traces dans la mémoire collective après les crues qui touchèrent Paris mais des images restent. Sur la photo en annexe XIII on voit le Quai des Jardins (quai Aimé Lamy) et la passerelle posée en 1896 pour relier cette voie à la rue de la Poste (rue du Docteur Regad) ; ce petit pont fait face à l'endroit où sera construite l'ENP en 1932 (Cf. photo de l'entrée du LPO au n° 35 quai Aimé Lamy); l'emplacement est libre à côté de la cour des Roydor au n° 37.

Délaissions la Bienne qui va se perdre dans les gorges du Bas de Morez en direction de la résurgence du Trou Bleu de la Doye Gabet avant de s'enfuir vers Saint-Claude et remontons dans le lointain passé de la ville.

La montagne défrichée

Si les Celtes puis les Gaulois osèrent se hasarder dans les montagnes inhospitalières du Haut-Jura, ils ne s'y installèrent pas en groupes suffisants pour créer des îlots de vie sédentaire. Pourtant, en remontant les vallées et les cluses ils donnèrent leur nom aux nombreux cours d'eau qui dégringolent des sommets calcaires. Ainsi la Bienne et ses affluents furent baptisés par ces aventuriers et désignés par la tradition : le torrent de l'Evalude venant de Bellefontaine, le bief de Trélarce, le ruisseau du Moine, la source de la Doye-Magnin qui

alimente la fontaine de la Place du Marché, le bief de la Crosatte qui fuit le Morez-Dessus, la fontaine du quartier Mottet (rue de la Concorde : les lavandières accrochaient un carton à un clou planté sur une planche, indiquant le jour de la lessive semestrielle).

Les Romains ne s'aventurèrent pas non plus dans ces parages difficiles d'accès où seuls les chamois parcouraient les reliefs et la combe boisés. D'aucuns prétendent qu'ils auraient gagné leur bataille légendaire d'Alésia à la Chaux des Crotenay et poursuivi leur retour vers l'Italie à travers le Jura. Peut-être se sont-ils égarés à Saint-Claude ; César a dû garder son secret car, malgré toutes les recherches, aucune piste de l'Empereur n'est restée dans les gorges ni sur les passages escarpés menant aux Chalettes. Une route romaine très hypothétique à Morez ou sur ses flancs auraient dû laisser une trace dans la mémoire des rares gueux qui besognaient dans les bois. Comme aucun écrit ne vient valider ces assertions, contentons-nous d'affirmer que les lieux sont restés très longtemps vierges de tout groupe notable de défricheurs des forêts sur les pentes de part et d'autre de la Bienne.

Pourtant, des cohortes de pionniers sont bien venus d'ailleurs pour bûcheronner et agrandir l'espace de vie de cultivateurs bientôt sédentaires. Installés vers les années 400 dans le cloître de Condat (l'ancien nom de Saint-Claude), les moines et les convers osèrent franchir les rampes de la montagne et créèrent des prieurés dans le secteur des lacs du Jura et au-dessus de Morez, celui de la Mouille. Les défricheurs tentèrent de convaincre les colons de s'installer. Les épidémies, les invasions des Alamans les rebutèrent. Les Maures qui saccagèrent l'abbaye bénédictine de Saint-Oyan de Joux (autre nom au Moyen-âge de Condat), passèrent dans la combe noire et y laissèrent les traces de leur séjour (rue des Sarrazins, actuelle rue Victor Considérant). En 1636, Louis XIII envahit la Franche-Comté ;

Morez subit alors des destructions importantes et ses archives furent détruites. Les dizaines de paysans éparpillés sur les flancs déboisés luttèrent encore pour leur survie malgré ces ravages.

Après la razzia de la ville par les Suédois en 1639 la Roche au Dade toisait toujours le fond de la cluse et la Bienne poissonneuse dont les murs de soutènement s'écroulaient. Elle était empoisonnée par les eaux polluées des tanneries. A cette époque, les peaux étaient fournies par les paysans locaux qui abattaient eux-mêmes leur bétail et les vendaient aux artisans batteurs qui fournissaient les matières tannantes. (Il fallut attendre 1859 pour qu'une installation moderne soit construite au centre de la Cité, à l'emplacement actuel de la Salle des Fêtes, rue Lamartine).

Sans s'attarder sur l'histoire lointaine de la vallée, évoquons les vieilles dynasties qui ont écrit le roman de Morez, bien avant 1500, les Girod, les Bailly, les Reverchon, les Morel et d'autres encore dont les nombreux descendants poursuivent l'aventure de leurs aïeux.

Chapitre IV

Des ancêtres illustres

Bio-express

Le nom des familles évoquées a survécu pendant des siècles jusqu'à nos jours. Le bref retour en arrière les concernant ne s'arrêtera pas à leur histoire racontée en raccourci ; nous retrouverons leur descendance lors du chapitre dédié aux industries contemporaines.

Si les Morel participèrent à l'animation de la bourgade naissante au XVII^e siècle, ils n'étaient pas seuls car les Bailly, les Girod, les Reverchon, s'installèrent aussi pendant la même période sur les bords de la Bienne et de l'Evalude, torrents propices à la mise en œuvre d'engins animés par l'énergie hydraulique. Les clouteries s'y développèrent au rythme des demandes de tapissiers et maréchaux-ferrants. Avant elles, les battoirs à chanvre pour la filasse, les foules pour les draps, les moulins à grains ont jalonné la rivière. Les scieries se multiplièrent à l'envi pour satisfaire les besoins en tavaillons qui couvraient les maisons.

Divers actes d'acensement entre 1450 et 1500 sont aussi signalés au profit de Richard Gros de la Mouille et des familles **Bailly**. Originaires du XII^e siècle, ceux-ci sont si nombreux aujourd'hui qu'il serait difficile d'en reconstituer l'arbre généalogique car pour éviter de les confondre, les clans et dynasties éparpillés sur le territoire ont accolé au nom originel des surnoms tels Bailly-Maître, Bailly-Salins,... Avant 1531 une concession fut accordée à un Bailly de Morbier ; elle était

située au pied de la Roche au Dade sur les Teppes où fut construite ultérieurement l'ancienne scierie des Scherrer (installée rue des Moulins, actuelle rue Pierre Morel). Quant aux Bailly d'Orcières (Longchaumois), ils participèrent au démarrage de la lunetterie au début des années 1800.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, un cloutier de Bellefontaine Claude **Girod** céda à son cousin Pierre Girod-Bourguignon une concession qui voisinait avec celle des Bailly, prétextant du coût prohibitif du cens perpétuel à payer au pitancier à chaque lendemain de la Toussaint. Ce Girod-Bourguignon a possédé dans le quartier des Forges un moulin dit "vieux " et bien après un martinet baptisé du même qualificatif. Pour traverser la Bienne, il fut autorisé à installer une passerelle, une planche ...mais suffisamment robuste pour supporter des charges importantes. Puis vers 1555 il devint propriétaire d'un acte d'acensement qui l'autorisait à édifier le Pont de l'Affaitieux (qualifié en patois de "pont d'où l'on jette les balayures et les déchets "). C'est l'actuel Pont de Villedieu. (Notons qu'il n'y a pas si longtemps, en aval du bas de Morez, des dépôts de toutes sortes étaient balancés sans vergogne du Pont du Diable au fond du ravin qu'il dominait !)

En 1558 les Girod édifièrent dans la rue des Forges un moulin, une scierie et une clouterie. Une partie de l'acensement fut reprise par un Louis Jobey qui établit de nouveaux rouages, vendus plus tard aux Morel puis aux Prost.

Entre 1549 et 1558, le monastère de Saint-Oyan de Joux accorda aussi des acensements à des Reverchon, Malfroy, Jobey, Romand, Perrad, Morel, issus de Morez ou des villages de Morbier, Bellefontaine et la Mouille. Ces concessions d'usines s'échangèrent et se rachetèrent au cours du temps pour générer de nouveaux rouages en bas de la ville et

au sud d'abord puis tout le long des 3000 mètres qui séparent ses extrémités.

L'histoire de la famille **Reverchon** est restituée jusqu'à nos jours en écho aux tumultes des ventes, locations, échanges de clouteries et d'horlogeries.

Ainsi en 1565 Grand Claude Reverchon surnommé " l'Ancien " de la Mouille céda un arrivoir à Etienne Morel ; il détenait des lots pour y construire moulins, forges, scierie et battoir. En 1614 Claude Reverchon, dit Mottet à Georges, loua sa concession pour sept années au fermier Pierre Jeanguillaume, dit Dolard, de Longchaumois qui bâtit des écluses, des chenaux, des bâtiments, des rouages et monta une clouterie(Cf. infra). Il la revendit en 1620 à Claude Crestin.

Quant aux **Malfroy**, il faut retourner en avril 1563 pour noter un premier acensement les concernant. Riche de forêts et d'habitations dont la Raisse du Val au Morez-dessus, le Mouillerand et forgeron François Malfroy y abandonna ses troupeaux pour installer des engins au bord de la Bienne. L'autorisation fut accordée pour un martinet et une clouterie en aval du Pont des Douanes (Pont-Neuf), dans la rue Emile Zola (rue de l'Abbaye) juste avant la Crochère où les Lamy - Jeune se fixèrent plus tard. Un siècle après, en Bas de Morez entre le Pont de l'Affaitieux et l'Essart Brun, Petit-Claude Malfroy bénéficia de la perpétuité d'un acensement pour un martinet à trois rouages ; la clouterie fut confirmée dans un acte de 1667 ; les traces de cette " usine à fers de la Tirerie " (tréfilerie) sont aujourd'hui cachées sous les Ateliers communaux de la ville. Mais la descendance des Malfroy fit encore parler d'elle dans le négoce en horlogerie, les métiers de boutiquier-tailleur et de cultivateur.

Les **Jobez** viennent de loin ! Et leur origine, comme les pionniers cités ci-dessus, se perd dans les hameaux des alentours dont Bellefontaine,

source indubitable de hardis pionniers et bâtisseurs de renom au cours du demi-millénaire qui vient de s'écouler.

Les débuts connus de la famille sont évoqués auparavant lorsque Pierre Girod céda une partie de son acensement à Louis Jobey en 1555 qui exploita une clouterie avant de la revendre. Les descendants de la famille suivirent un parcours lié aux Morel, maître de Forges à Bourgade-Sirop et aux Monnier pour les forges de Baudin et de Syam.

Les Romand sont déjà fichés en 1549 lors de la distribution d'acensements par le monastère de Saint Oyan de Joux au profit des bénéficiaires évoqués ci-dessus, établis dans le Risoux. La généalogie est formée de nombreux artisans en lunetterie : ainsi, on retrouve en 1796 un Célestin Romand aux Arcets sous la fêrûle de Pierre Hyacinthe Lamy qui lui apprit le métier de lunetier ; à son tour il forma François Désiré **Guillaume** dont quatre de ses neuf enfants toujours cultivateurs s'impliquèrent dans le métier de lunetier après 1847. Un autre Romand se signala au début des années 1900 dans son atelier de soudage " Apollinaire Romand " au n° 16 rue de la Citadelle. Avant 1914 Marie-Louise, la grand-mère de Roger Prost-Romand, l'animateur du Musée de la Flore à Longchaumois, parcourait à pied les montagnes pour ramener aux Guillaume des pièces de lunettes à assembler à son domicile.

Les Moréziens et le grand prieur Catherin du Tartre du monastère de Saint-Oyan de Joux doivent beaucoup aux paysans qui défrichèrent les forêts du Risoux et générèrent de grands artisans. C'est le cas pour la famille des Dolard(voir ci-après) qui bénéficièrent d'acensements au Risoux en 1549 avec les Bailly, Mayet, Morel, Lamyel (Lamy), Reverchon, Jobel (Jobez), Romand,...déjà cités. Notons que les **Caseaux** et les **Lamy**, dont les noms apparurent en 1744, donc bien

après les créateurs de la Combe noire, seront mis en relief dans les chapitres ultérieurs.

Les **Dolard** surgirent dans le paysage industriel de Morez quand le maréchal-ferrant et fermier Pierre Danguillaume, surnommé Dolard de Longchaumois, loua un arriroit de Claude Reverchon (Cf. ci-dessus). Son fils Claude Antoine, notaire à Morez, accumula les biens au bas de la ville, acquit une forge au nord de la place du Marché, revendue aux Chavin-Couraget en 1693.

Son descendant Jean-Baptiste, créa une fabrique de faux en 1706, occupa le secteur des Forges en y exploitant un haut-fourneau alimenté par du minerai de fer provenant du Béchet (affirmation non démontrée), installa la première tréfilerie en 1726 et une clouterie avant 1750.

Après sa disparition en 1750, la veuve vendit son héritage à Louis François de Lamartine, le grand-père du poète ; à son décès les biens furent dispersés, dont la Tirerie de la Doye Gabet, cédée en 1794 à un maître marteleur Jean-Baptiste Prost-Magnin sous cautionnement solidaire de Pierre-Alexis Perrad (voir ci-dessous). Ce Prost, propriétaire également d'un établissement le long de la rue Wladimir Gagneur, était un mauvais gestionnaire ; il fut mis en faillite en 1806, et la plupart de ses biens et ceux des Lamartine passèrent dans la fortune de l'avisé Perrad qui combla les dettes en échange des usines et de la maison d'habitation des Dolard.

Les **Perrad** : d'abord cultivateurs, les membres de la dynastie devinrent horlogers dès 1814 : Marie Constance Perrad, Adélaïde Perrad-à-l'Henry en 1856, sa sœur Adélaïde, le frère Arthur, qui participa avec Louis Jacquemin à la fabrication du pince-nez à griffes (le Fitz-U inventé par le Morézien Zéphirin Thévenin); le cloutier Jean Louis Perrad vers 1800 et Désiré le fabricant d'aiguilles d'horloges en 1890 firent honneur à la réputation de la lignée.

Quant à Pierre-Alexis Perrad, né en 1746, il monta un atelier d'émaillage de cadrans sur cuivre avec un autre cousin Cyprien Perrad Petit Valet en Combe Froide ; d'abord à Morez puis à Morbier il développa la technique du dépôt d'émail sur le bronze, avec l'aide d'un émailleur renommé de Suisse (Locle) et la collaboration des Jobez. Le chef d'entreprise devenu homme d'affaires accapara les forges et surfaces attenantes des Dolard (Cf. ci-dessus).

Nous retrouverons plus loin ce Perrad en 1789 ; il distribua de l'argent aux pauvres lors des périodes de disette et devint le premier Maire de Morez en 1790 puis Conseiller général. A son décès sans héritier il céda sa pointerie à sa nièce qui épousa Pierre Célestin Vandel. Ce fut le début de l'ère de la lunetterie avec l'arrivée de Pierre Hyacinthe Caseaux.

Mais revenons à la dynastie des **Morel**. Leur nombre en France et aux confins de l'Europe justifierait un ouvrage spécifique, tant les rameaux de l'arbre généalogique de cette saga se perdent dans l'abondance des surnoms, des mariages de proximité, du croisement des descendants, des disparitions au cours des guerres, des successions,... Leur histoire remonte à des siècles antérieurs à celle de Morez et, en possession de l'usine de transformation des métaux des Girod-Bourguignon, ils auront vécu l'invasion de la Franche-Comté et la peste concomitante entre 1636 et 1652. Rappelons que les Franc-Comtois furent, de 1493 à 1678, des sujets de la Couronne Espagnole.

Quoique les Anciens aient longtemps discuté de ce sujet, la tradition accorde aux Morel la paternité du nom de la ville de Morez qui officiellement naquit en 1796.

La dénomination des moulins, forges, scieries et fours exploités au pied des Essarts sous Morbier est issue du nom de leur propriétaire ; au gré des prononciations patoises et des écrits, les installations furent désignées par Moré, Morès, Morey, Morel, Morel-sous-Morbier, Morez-

en-Montagne pour que soit enfin adopté le nom de Morez-du-Jura. Le "z "final ne serait pas issu du vocabulaire espagnol qui accorde un z à beaucoup de noms tels Jobez, Odobez, Robez,...alors que la ville n'a jamais été sous la tutelle des Ibériques. Les moines et leurs convers qui ont défriché les montagnes ne seraient pas étrangers à cet ancrage grammatical. Cependant les visiteurs de la cité sont conviés à ne pas prononcer ce "z " inutile ; cette fantaisie date de la réaction des locaux contre le Roi à l'époque de la révolte de Lacuzon de Longchaumoisi, favorable aux Espagnols!

Le dernier avatar modifiera sa désignation le 1° janvier 2016 lors du regroupement de Lézat et de La Mouille avec Morez pour former la nouvelle commune des Hauts de Bienne (Cf. Arcade au n° 112 rue de la République).

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Chapitre V

Le Cadastre

Rattachements et détachements Administratifs, judiciaires et religieux De Morez La Mouille et Morbier -

Le Haut-Jura se composait vers les années 1500 de communautés paroissiales très étendues et les hameaux très épars étaient peu peuplés. Jusque-là Morez ne disposait d'aucune indépendance administrative et religieuse :

-Morbier, relevant du diocèse de Besançon, comprenait le Bas de Morez, ainsi que la rive droite de l'Evalude dite le Bas des Essarts ; la paroisse de Saint-Lupicin regroupait les circonscriptions de Morbier, Bellefontaine et la Rixouse avec les seigneuries de Châtelblanc et de Mouthe. Ainsi, Morez dépendait de Saint-Lupicin pour la partie basse de la ville.

A la recherche d'une autonomie religieuse, les paroisses de Morbier en 1593 et des Rousses en 1613 (première église en 1753) se dégagèrent de la tutelle du Chef-lieu en cherchant à ériger des cures.

-Longchaumoisis, relevait du diocèse de Lyon ; la paroisse s'étendait jusqu'au lac des Rousses et englobait le Haut de Morez qui enclavait une partie du centre de cette ville. La Terre de la Mouille dépendait de Longchaumoisis ; d'autres hameaux plus éloignés relevaient de Septmoncel. Ainsi, Morez procédait de la Mouille pour la partie haute de la ville.

En 1670, une transaction relative au partage du Risoux fut acceptée par les deux communautés la Mouille et Bellefontaine. Contestée 150 ans plus tard elle excluait Morbier. Le rattachement en 1678 de la Franche-Comté à la France par le traité de Nimègue ne modifia pas ces situations de dépendance.

A partir de 1738, la communauté Morez-La Mouille se sépara progressivement de celle des Rousses-Prémanon (En 1724 des problèmes d'entretien des terres du Risoux et des dégâts causés par les habitants de Bellefontaine avaient provoqué des réactions de la Communauté unie des Rousses, des Landes et de la Mouille pour un partage du Risoux équitable). En 1757, la Communauté de Bois-d'Amont fut disjointe de celle du Risoux.

Quant aux limites des villages, elles furent aussi l'objet de pugilats avec Morbier, en particulier à cause de Villedieu, des Chalettes et des Frasses revendiquées par chacune des communautés de Morbier et de Morez. Le cas de Jacques Girod est significatif de l'enchevêtrement des situations : fabricant de Bellefontaine, donc de Morbier, il était échevin de la Mouille et figurait à deux endroits dans le calcul de répartition des centimes communaux, le répartement (rôle d'imposition) pour les Chalettes et les Frasses, contesté par leurs habitants.

L'entretien des Ponts et de la Planche au Girod-Bourguignon suscita des querelles de chapelle entre la Mouille et les paroissiens des Frasses et des Chalettes qui seuls l'utilisaient selon les Mouillerands ! Les communautés de Morbier et de Bellefontaine avaient signé en 1665 une transaction pour l'entretien perpétuel de ce pont.

Ces histoires de clochers cessèrent lorsque le démembrement de la Mouille et de Morez devint effectif en 1776, date officielle de la naissance de la ville. La Communauté de Morez se détacha d'abord de

la Mouille en 1738 (donc de Longchaumoisi, Orcières) et de Morbier (donc de Bellefontaine qui ne fera plus partie de cette paroisse en 1787 après l'affaire de la Planche de l'Affaitieux).

En 1789, la population de Morez, commune franc-comtoise devenue commune du Jura en 1790 lors de la division de la France en départements, comptait 1280 habitants pour 170 âmes en 1630 (400 en 1720), nombres cependant plus faibles que ceux de Morbier (1900 à la Révolution).

Les questions d'intendance étaient l'objet de débats et de réunions assez confuses pour l'établissement de la répartition de l'impôt entre toutes ces communautés et leurs notables riches de propriétés, réunis sous la houlette des échevins le jour de l'office divin.

La ville fut dotée du premier officier public, Jacques Humbert-Bron. Morez comptera 15 échevins jusqu'au 1^{er} février 1790, datant le début de l'ère des Maires et le partage de la France en Départements.

A la Révolution, les Cantons se présentaient ainsi :

-Morez comprenait six communes : Morez, Tancua, Bellefontaine, Les Rousses, Bois d'Amont et Morbier. Le bas des Essarts qui appartenait à cette dernière fut rattaché à Morez en 1809. Pour fêter la victoire de Napoléon à Wagram sur l'empire d'Autriche, le Pont de l'Evalude prit provisoirement le nom de Pont de Schönbrunn, le château de la ville de Vienne où elle a été signée. Les hameaux des Frasses et des Chalettes furent rattachés à Morez en 1810.

-Longchaumoisi englobait quatre communes : Longchaumoisi, La Mouille, Prémanon et Cinquétral.

-La Rixouse était regroupé avec le hameau de Lézat.

Depuis la construction du Pont de l'Evalude en 1809, la Bienne a poursuivi sa route vers l'Ain alors que la ville s'établissait sur ses rives ;

la malle-poste, les ouvriers, les commerçants, les paysans et les bêtes, devaient rejoindre les deux bords, quelles que soient les intempéries et la force de la rivière. Aussi, plusieurs travaux de consolidation des berges et d'alignement de la route principale furent entrepris entre 1807 et 1822, principalement sous l'égide du maire Emmanuel Jobez . A cette date le premier cadastre fut établi : il recensait plus de 100 établissements dans la combe (moulins, martinets et scieries). La montée vers les Chalettes fut facilitée par une modification du tracé de la route sur le côté gauche de l'Evalude en 1836.

Ainsi purent s'épanouir les industries nouvelles des clouteries, tréfileries, horlogeries, émailleries et lunetteries installées dans cet ordre chronologique approximatif dans la vallée, les unes en lente décroissance au fil des siècles (clous, fils, horloges comtoises), remplacées progressivement par les montures de lunettes après 1850 avant leur régression corrélative aux concurrences extérieures au Jura dans les années 1990.

Avant d'évoquer tous les patrons d'entreprises ainsi que les commerçants, modestes et notoires, allons faire une promenade dans la cité pour situer les rues, les ponts, les arrivoirs et les lieux de culte.

Chapitre VI

Des Rues, Des Ponts, des Arrivoirs

Pour mieux appréhender la position géographique des ouvrages construits au cours des siècles passés les plans des quartiers de Morez seront utiles (extraits du livre Morez, Vallée des Entrepreneurs daté de 2009). Placés au chapitre VII, du Nord au Sud ils révèlent les arrivoirs et les rivières ,les routes et les ponts.

En 1630, une vingtaine de ménages soit environ 170 personnes vauaient à leurs occupations sur des chemins que les chevaux, les voitures et les piétons affrontaient avec grandes difficultés, franchissant les sinuosités de la Bienne sur des gués et autres ponceaux dérisoires à l'instar de celui de l'Affaitieux. La crue de 1752 déclencha une succession de modifications de la Route Royale Paris-Genève, dite la n°3 de Franche-Comté, créée entre 1747 et 1758, nommée ensuite Route impériale puis Rue de la République.

A partir de 1766, des ponts et jetées se multiplièrent ; des redressements du tracé de la colonne vertébrale de la cité facilitèrent le transport des hommes et des marchandises. Les échevins et maires successifs prirent plusieurs fois des mesures pour rectifier le tracé de la rivière. Les nombreuses corrections opérées avant 1822 donnèrent l'aspect actuel de la Bienne.

- **L'Abbaye** : dans ce quartier un canal de dérivation courait à partir du Pont-Neuf (Pont des Douanes ou Pont du fort) jusqu'à la Crochère où s'installèrent plus tard les Cochet et autre Cretin qui animèrent le quartier de la Brasserie.

Ce pont fut l'objet de plusieurs aménagements (ronds-points et renforcements) en particulier lors de la création de la Rocade qui contourne la ville (avenue Georges Lissac). L'Abbaye desservi par ce passage obligé sur la Bienne doit son nom, soit à la collecte des redevances en grains pour le compte des abbés de Saint-Claude, soit au relais des religieux de passage. Quelle que soit l'origine de son nom, ce secteur du Haut de Morez donna naissance à de nombreuses entreprises qui en firent sa renommée.

Les implantations successives imposèrent l'élévation du plus ancien pont en bois de Morez, le pont Cochet (ou Pont Martine) pour relier les rues de l'Abbaye (rue Emile Zola) à la rue des Jardins (rue Wladimir Gagneur). Il fut reconstruit plus solidement en 1845 avec des culées et des piles en pierre, comme le pont de l'Arce (ou pont Colin) en 1841 qui dessert aussi la rue Emile Zola.

Dans ce secteur sud de la cité, le premier acensement datant de 1563 autorisa François Malfroy à édifier sur la rive droite un martinet et une clouterie ; dégradée, l'usine fut reconstruite par Henri Joseph Martine (moulin à farine, pointerie, taillanderie et martinet) ; détruite par un incendie en 1808, elle sera reprise en 1809 par Samuel Collardon et Constantin Grenier pour y bâtir une forge, une scierie et un " charbonnier ", mis en action par deux roues hydrauliques. La scierie et ses stocks de bois s'étaient sur le Pré Cochet.

Sur la rive gauche, se dressait une scierie animée par l'énergie produite par un second canal connecté à la Bienne. Louis Ogier, (maire de la ville de janvier 1831 à septembre 1838) acquit l'ensemble du site. Il le revendra aux Cochet.

Après quelques changements de propriétaires, la société Lamy et Lacroix prit possession des lieux en 1835 et les racheta au Sire de Lamartine en 1853 pour y fabriquer des lunettes, des roues d'horlogerie, des mètres en cuivre, spécialité des Tournier de Longchaumois dès 1842.

On y démarra le taillage des verres puis, sans succès pérenne, des couverts de table en métal argenté ; néanmoins un autre bâtiment fut édifié avant 1858 pour accroître la capacité dédiée à la fabrication en masse de pièces d'orfèvrerie. Les activités lunetières et horlogères furent alors transférées au n° 167b rue de la République, propriété des Lamy que leur avaient cédée les Jobez en 1849. La concurrence contraignit la société Lamy et Lacroix à sa dissolution en 1881(elle renaîtra sous la nouvelle dénomination les Fils d'Aimé Lamy). Quant à l'usine de l'Abbaye, elle ferma ses portes en 1889.

La suite de l'aventure du site de l'Abbaye est reportée au chapitre XI (rue Emile Zola).

- **Le pont et la rue Poupin.** L'ancien quartier de la MMLO, sur lequel s'est installé le supermarché LIDL au début des années 2000, fut longtemps animé par des moulins à farine, battoirs, scieries, martinets, pointeries ; un plan de 1812 présente un décours d'eau qui passait sous l'ancien site de la maison Lizon & Cie, convertie en fabrique de fournitures pour l'horlogerie et la lunetterie par les Bailly vers 1832.

Depuis longtemps cet arrivoir a disparu du décor : la rue de l'Arce, devenue rue Victor Poupin abrita plus tard diverses usines telles la Sarl Paul Cochet en 1928(transférée rue de l'Industrie en 1954) ; puis celle des Saillard après 1970, et d'autres avant qu'elles ne disparaissent ou déménagent : ainsi les établissements Raoul Girod dans la rue Emile Zola en 1951, la société de Jules Baud (la future Julbo) à Longchaumois

après 1979 à laquelle succéda la TSM (Traitement de Surfaces Morézien) qui s'installa bientôt à Morbier.

La voie rejoint aujourd'hui la rue de la République ; le pont de même nom enjambe la Bienne qui court en parallèle de la rue Hyacinthe Caseaux bordée de nouvelles habitations bâties dans les années 1970 sur les traces de l'ancien canal.

- **La Place du Marché** (appelée à l'origine Place Publique puis Place Henri Lissac) fut l'opération de redressement la plus importante et la plus critiquée. Le plan de Morez établi en 1777 (concernant une contestation d'un nommé Couchet relative aux limites de propriété longeant le chemin menant à la Vieille église- nom actuel) présente le projet de modifications en cours de réalisation à cette date. Le marché de Morez qui avait été supprimé en 1740 pour éviter le trafic des grains avec les Helvètes fut rétabli en 1750 après l'intervention du maître des Forges Jean-Baptiste Dolard. Tous les samedis, les paysans des environs amenaient leurs légumes et sacs de grains aux villageois dont les terres sur les collines de Morez ne fournissaient pas tous les besoins des autochtones. Ils se retrouvaient le long d'une barrière située sur les bords du canal des moulins des Chavin-Couraget, côté rive droite de la rivière. A cette époque la Rue de la République n'était pas encore créée et les immeubles le long de la rue de la Promenade n'existaient pas encore. Les cloutiers, vendeurs de tavaillons et plus tard, quand furent établies les foires, les marchands de bestiaux occupaient le bord opposé. Venant des coteaux de soleil levant par le Chemin du Mont-Risoux, les piétons utilisaient le pont public de la Platière (appelé Pont du Collège ou de la Paroisse ou de l'Horloge) qui enjambait la Bienne. L'alignement de la route, réalisé entre 1776 et 1780, fut l'objet de travaux importants : couverture du canal des Chavin pour agrandir la place et tentative de suppression de l'ancien pont en 1784 après d'âpres batailles opposant la ville aux propriétaires arguant de son

utilité pour desservir les maisons voisines et l'église. Les contributions aux réparations des infrastructures routières, créations de ponts, et autres travaux extraordinaires furent contestées par la Mouille et d'autres communes qui protestèrent en vain. Les demandes d'élargissement de la route principale se multiplièrent pour favoriser le passage de la malle-poste ; après la cascade (ancien moulin d'un certain Martin Chavin) sur le flanc de l'Hôtel de la Poste, la Bienne s'enfonce sous un nouveau pont ; l'arroyoir disparaît sous la couverture complète de la place définitivement réalisée en 1866 ainsi que l'alignement définitif de la voie telle qu'elle apparaît au début du XXI^e siècle, aux décrochements près des numéros 161 et 177, liés aux maisons érigées avant le redressement. Depuis quelques années le marché du samedi a été déplacé sur la place Jean Jaurès.

- **Le Pont du Curé** : le convoi emprunté jadis par le curé Grenier pour mener les défunts à leur dernière demeure longeait le Petit quai, empruntait le Pont de la Platière et la rue de l'Horloge (Etienne Dolet). Les enterrements du samedi, qui perturbaient le marché et la forte rampe pour grimper au cimetière, trouvèrent une solution moins pénible : à ses frais le Curé Grenier fit édifier en 1852 un pont en fer pour franchir la Bienne en face de l'Eglise Notre-Dame. L'année d'après, la municipalité acheta le pont du Curé qui fut appelé ainsi, puis rebaptisé Pont Notre-Dame. En 1854 la montée vers le cimetière se fit plus aisément par un chemin ouvert par la ville à travers les Champs Lamy (rue du Collège puis Pasteur). Le terminus de la solitude, enclavé au milieu d'habitations éparses, se découvre au bout du cul-de-sac de l'allée du 3 septembre. Avant la construction du funérarium et d'un dernier hommage, les corps en attente de tombe pouvaient être déposés pendant quelques jours dans le calme et la sérénité d'un tombeau provisoire fermé aux regards à l'entrée supérieure du cimetière.

- **La Place d'Armes** : avant 1860, le redressement des courbes à l'ouest de la Place d'Armes (place Jean Jaurès) fut réalisé par le maire Aimé Lamy, autorisé par un propriétaire désintéressé, dont la ville hérita lors de son décès. Le canal d'aménée de l'usine dite de Bonnemaison débutait son parcours au n°6 de la rue des Ecoles et poursuivait son tracé sur la rive droite de la rivière selon une déviation supprimée lors de la construction de l'Hôtel de ville. Il courait le long de la Halle puis sous la rue de l'Hôpital et des abattoirs construits en 1861. Le sous-sol cache encore des vestiges de cet ancien chenal, en particulier dans la cave du n°100 rue de la République.

- **Le Pont de l'Hôpital** (actuelle rue Lamartine) qui reliait la rue de la République à la route de la Mouille, la rue de l'industrie et le quai Jobez (ancien quai de l'Hôpital) fut érigé en 1855. L'hôpital créé par les Jobez et la passerelle qui le reliait à la place furent installés en 1862.

- **Le Pont Benier** (Pont du Casino aujourd'hui) met en liaison directe la rue de la République et la rue de l'Industrie depuis sa construction en 1856. Emmanuel Girod rejoignait son usine sur la rive gauche de la rivière en empruntant le pont particulier du Juge de Paix ; celui-ci remplaça la planche dite de Malfroy en 1853 ; il menait aux jardins entourés de pâturages qui donnaient encore un air champêtre au quartier naissant.

- **Autres aménagements** : on condamna la boucle affleurant la rue de la Concorde (la mare de l'ancien lit, devenant nauséabonde à cause de rejections du sous-sol, fut nivelée avant 1843).

- **Le Pont des Teppes** reliant la rue de la République à la rue Pierre Morel fut établi avant 1970; il dessert aujourd'hui le magasin Bricomarché au n° 16 rue Pierre Morel.

- **Le Pont de l'Evalude** établi en 1766 conduit à la rue des Forges, prolongement de la rue Pierre Morel vers le quartier de la **Tirerie** des maîtres-forgerons. Au fil du temps l'ensemble des lieux visités fut nommé indistinctement les Forges, la Tirerie (tréfilerie), la Doye Gabet , voire le Quartier des scieries , les Martinets vieux et neuf ou Usine des Prost Frères.

La lecture des textes qui suivent sera améliorée en consultant les plans historiques (Chapitre VII) dessinés par l'auteur à partir de documents établis par les services du Patrimoine de Bourgogne-Franche-Comté. Certains éléments sont repris des ouvrages de Joseph Rouyer, qui décrivait en 1902 son périple dans le Jura, et de Maurice Genoudet dans son ouvrage écrit en 1976 pour le bicentenaire de la ville.

-Le premier donnait sans précision le nom des propriétaires à son époque (Prost Frères-horlogerie et scierie, et l'usine de la Tirerie de François Crinquand). Ses nombreuses notes énuméraient la succession des Girod, Joly, Malfroy, Morel, Reverchon, Dolard, Petet et d'autres encore le long d'une Bienne acensée tout au long des XVI^e et XVII^e siècles. Les moulins à martinets, les fabriques de faux et faucilles, les forges, les clouteries, les scieries, les battoirs érigés le long du cours d'eau sont désignés sans que l'adresse précise soit repérée sur un plan.

-Le second égrenait une énumération très érudite des occupants du secteur mais sans l'appui d'un schéma des lieux, agrémentés cependant de nombreuses anecdotes et annotations.

Nous reviendrons sur ce site des Forges quand seront évoqués ses dernières transformations et les aménagements contemporains (abattoirs, ateliers intercommunaux, station d'épuration, locaux de la SPA, centre médico psychologique...). Citons cependant Naja Lunetterie, l'une des dernières sociétés de lunetterie qui occupa le

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

secteur avant de s'élever à Morbier puis à la Chaux du Dombier (Cf. rue des Forges)

Chapitre VII

Les plans de la ville de Morez

-Les neuf plans élaborés en 2009 sont repris de l' ouvrage " Morez, Vallée des Entrepreneurs " à partir du plan général des usines établi en 1822 par les géomètres du Service du Cadastre de Lons le Saunier.

La suite des documents évolue du Nord au Sud de la bourgade :

- Site des Forges
- Sous les viaducs
- Rue Pierre Morel et rue de la République
- Sous la gare
- Quartier des Jacquemin et leurs successeurs
- La cour Paul Odobey
- La place de l'Hôtel de ville et Place d'Armes
- Sous les Mouguettes
- Sous les Queues
- Morez le Haut

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

SUCCESSIVEMENT ↓

- a- maison de maître, logements
- b-c-d-e martinet neuf, propriété de P.A.Perrad, Clément et Girod, Bourgeois et Girod, Tannerie Bourgeois, Horlogerie Prost Frères Francis PAGET horlogerie Jean MOREL-JEAN décolletage Scierie Prost, Scierie Gauthier Rozier et Cie Scierie Bouvant, Scierie Charnal

Quartier T

bâtiments en pointillés disparus en 1973

- martinet "vieux" puis successivement aux Dolard Dronier de Prat et L.F. Lamartine
- J.B.Prost, P.Alexis Perrad, Pierre Célestin Vandel, les Frères Vandel, Valère Bonnefoy, Arsène Grenier Scierie Crinquand
- abattoirs de 1938 à 1976 (démolition) début des travaux en remplacement des anciens abattoirs du Centre Ville (1859-1943)
- ateliers inter-communaux après 1975

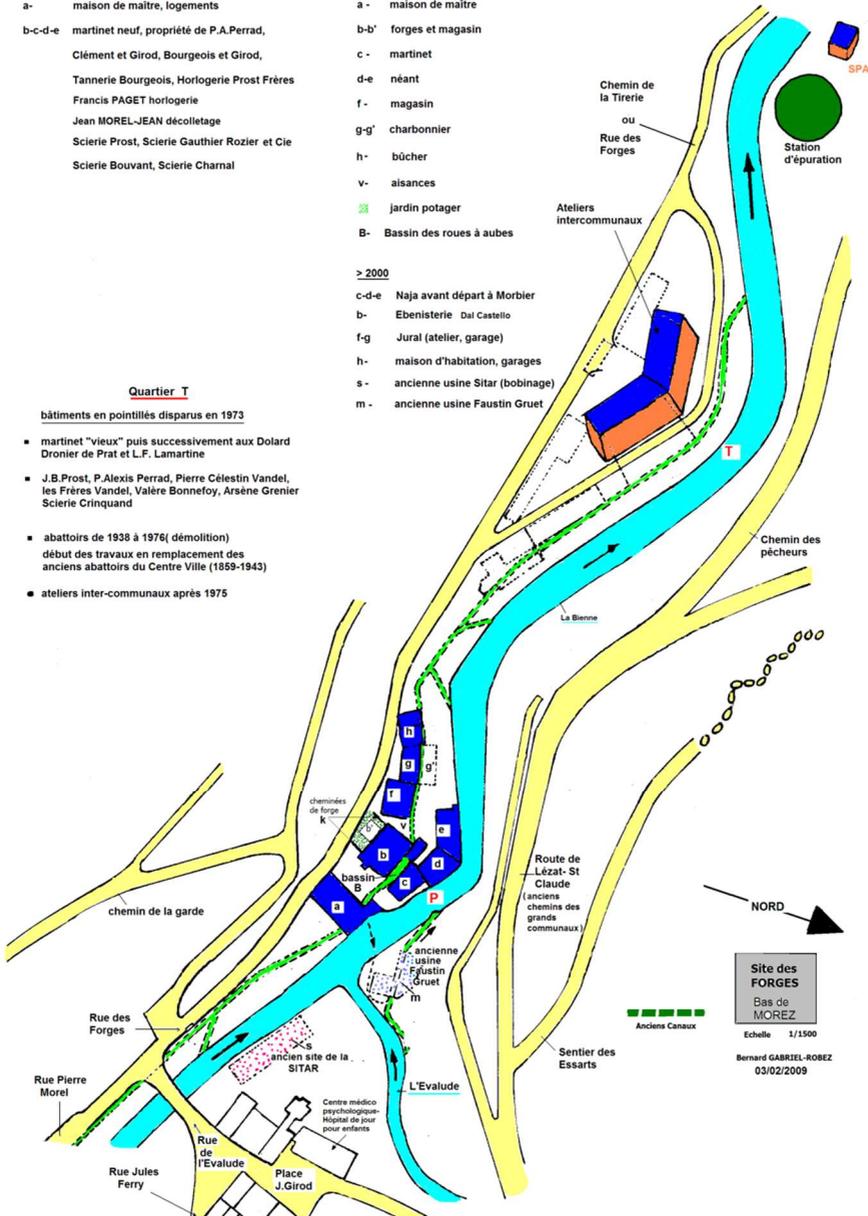
QUARTIER P

En 1812 ↓

- a - maison de maître
- b-b' forges et magasin
- c - martinet
- d-e néant
- f - magasin
- g-g' charbonnier
- h- bûcher
- v- aisances
- jardin potager
- B- Bassin des roues à aubes

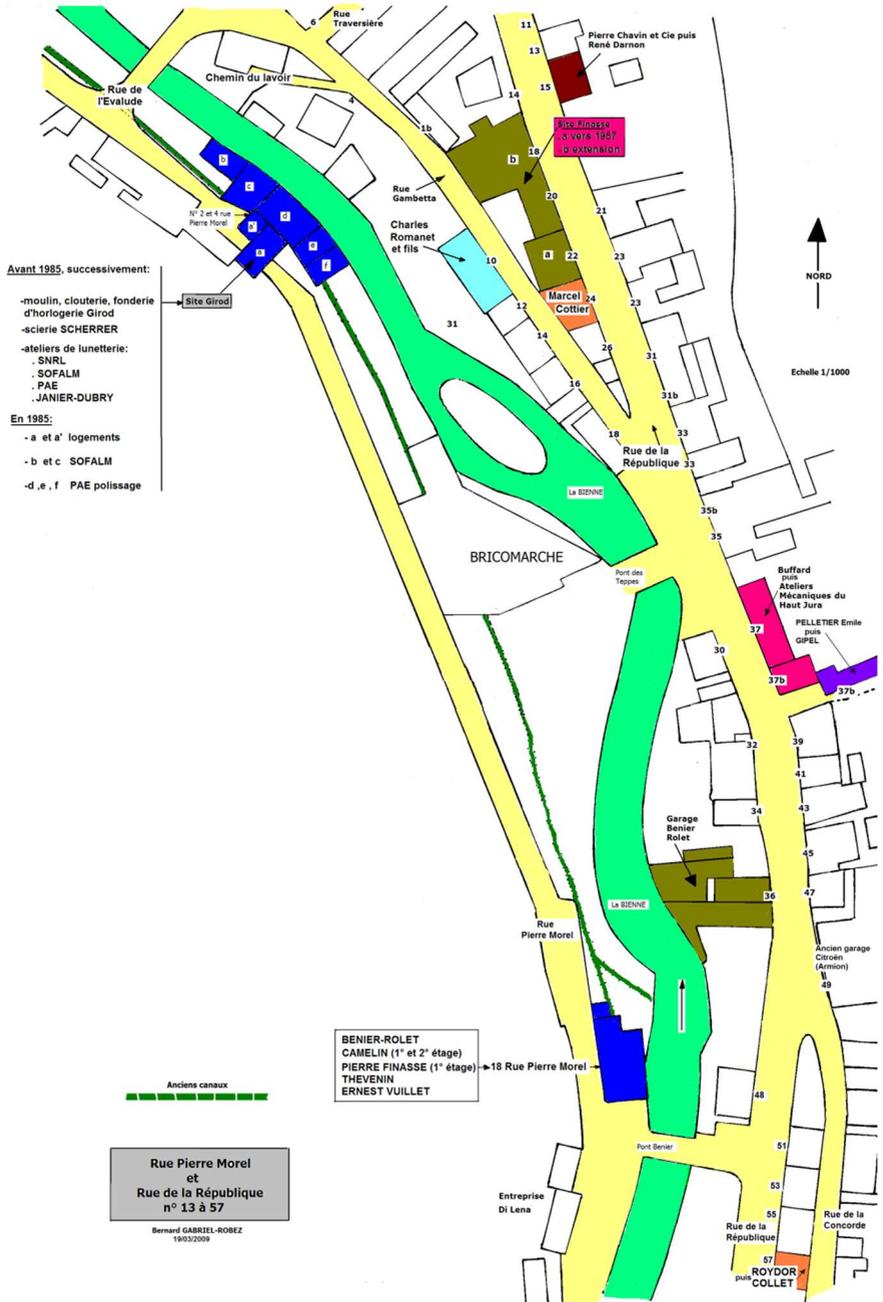
> 2000

- c-d-e Naja avant départ à Morbier
- b- Ebenisterie Dal Castello
- f-g Jural (atelier, garage)
- h- maison d'habitation, garages
- s- ancienne usine Sitar (bobinage)
- m - ancienne usine Faustin Gruet

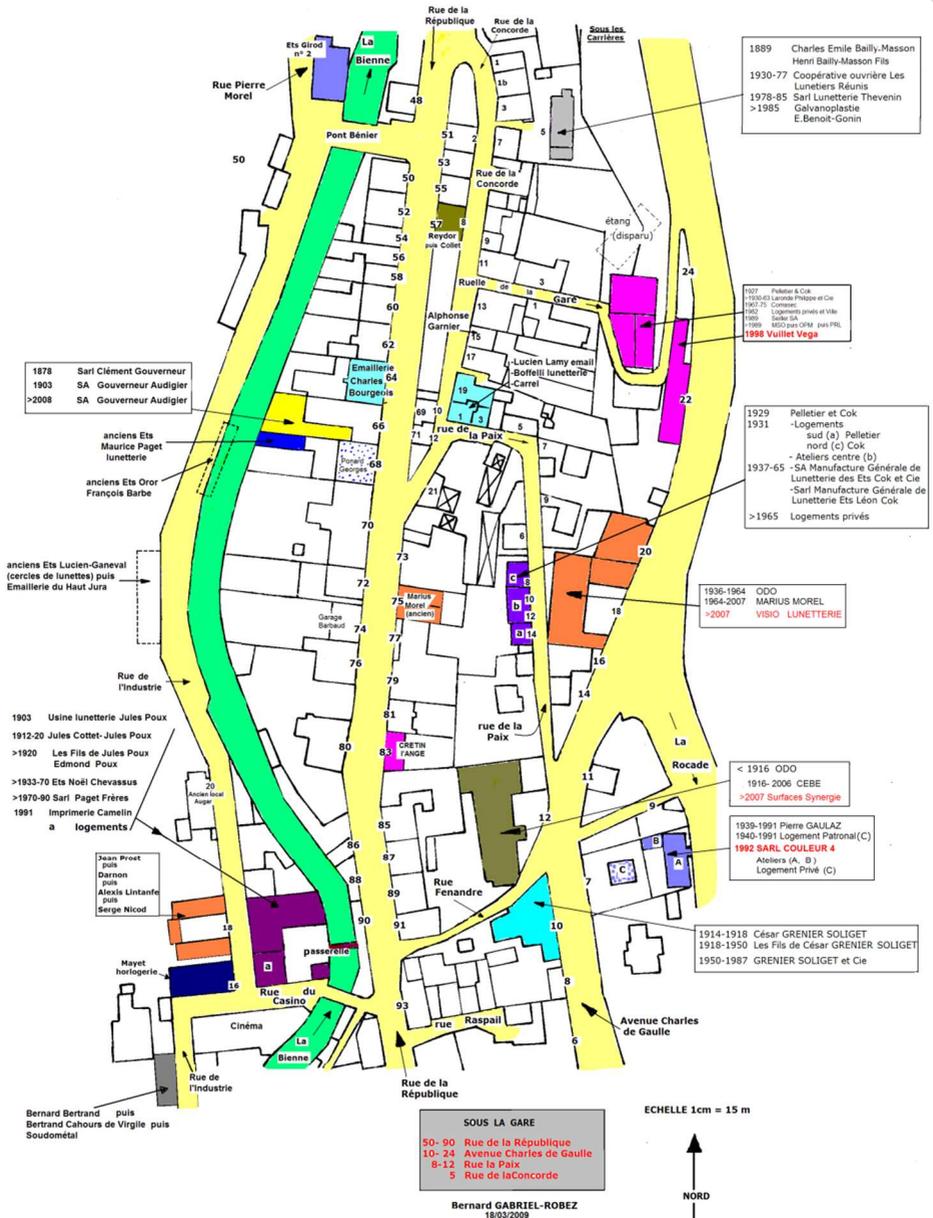


Site des FORGES
Bas de MOREZ
Echelle 1/1500
Bernard GABRIEL-ROBEZ
03/02/2009

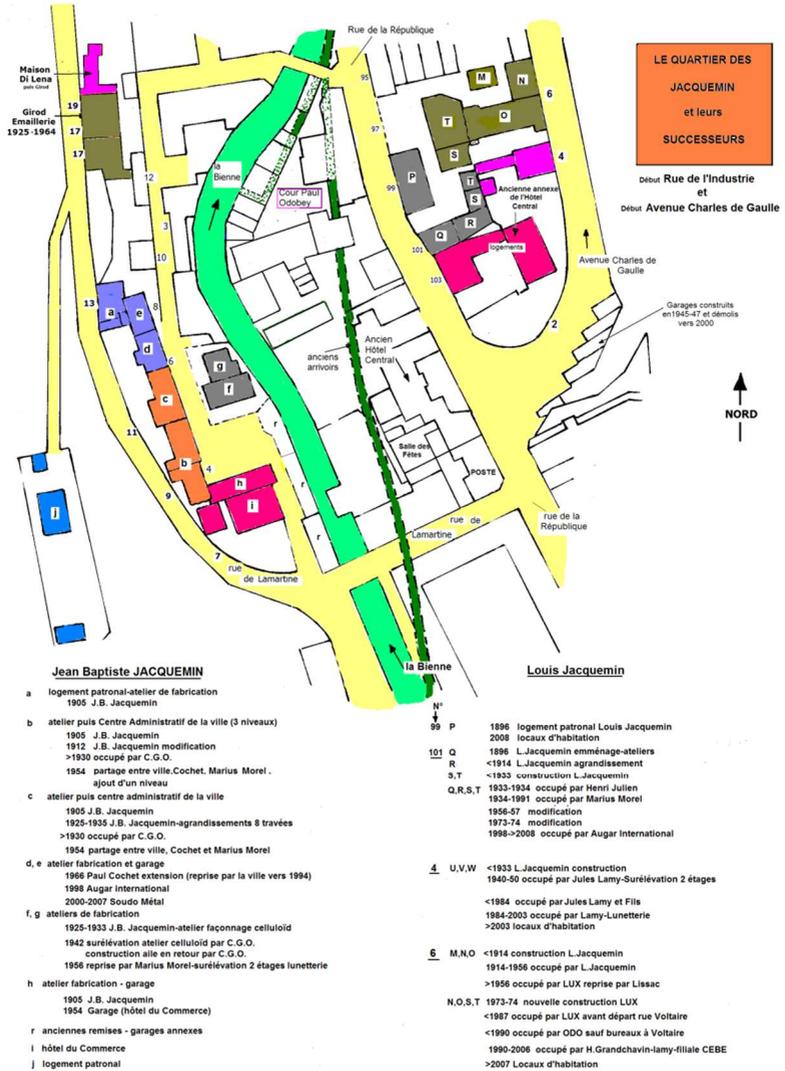
Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



Jean Baptiste JACQUEMIN

- a logement patronal-atelier de fabrication
1905 J.B. Jacquemin
- b atelier puis Centre Administratif de la ville (3 niveaux)
1905 J.B. Jacquemin
1912 J.B. Jacquemin modification
>1930 occupé par C.G.O.
1954 partage entre ville, Cochet, Marius Morel .
ajout d'un niveau
- c atelier puis centre administratif de la ville
1905 J.B. Jacquemin
1925-1935 J.B. Jacquemin-agrandissements 8 travées
>1930 occupé par C.G.O.
1954 partage entre ville, Cochet et Marius Morel
- d, e atelier fabrication et garage
1966 Paul Cochet extension (reprise par la ville vers 1994)
1998 Augar International
2000-2007 Soudo Métal
- f, g ateliers de fabrication
1925-1933 J.B. Jacquemin-atelier façonnage celluloïd
1942 surélévation atelier celluloïd par C.G.O.
construction allée en retour par C.G.O.
1956 reprise par Marius Morel-surélévation 2 étages lunetterie
- h atelier fabrication - garage
1905 J.B. Jacquemin
1954 Garage (hôtel de Commerce)
- i anciennes remises - garages annexes
- j hôtel de Commerce
logement patronal

Louis Jacquemin

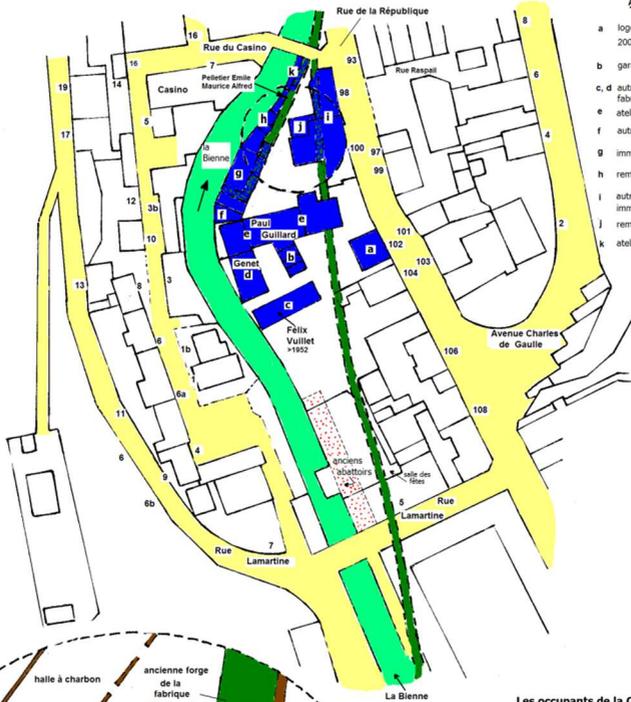
- 99 P 1896 logement patronal Louis Jacquemin
2008 locaux d'habitation
- 101 Q 1896 L. Jacquemin emménage-ateliers
R <1914 L. Jacquemin agrandissement
S, T <1925 construction L. Jacquemin
Q, R, S, T 1933-1934 occupé par Henri Julien
1934-1991 occupé par Marius Morel
1956-57 modification
1973-74 modification
1998->2008 occupé par Augar International
- 4 U, V, W <1933 L. Jacquemin construction
1940-50 occupé par Jules Lamy-Surélévation 2 étages
<1984 occupé par Jules Lamy et Fils
1984-2003 occupé par Lamy-Lunetterie
>2003 locaux d'habitation
- 6 M, N, O <1914 construction L. Jacquemin
1914-1956 occupé par L. Jacquemin
>1956 occupé par LUX reprise par Lissac
N, O, S, T 1973-74 nouvelle construction LUX
<1987 occupé par LUX avant départ rue Voltaire
<1990 occupé par ODO sauf bureaux à Voltaire
1990-2006 occupé par H. Grandchavin-lamy-filiale CEBE
>2007 Locaux d'habitation

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

La COUR PAUL ODOBEY

Années 1990

- a logement patronal vers 1900
- 2008 laboratoire médical Douard
- Monteur rez de chaussée
- b garages
- c, d autrefois ateliers
- fabrication-fonderie -logements
- e atelier de fabrication-bureaux
- f autrefois stockage combustible
- g immeuble, remise
- h remises, garages
- i autrefois ateliers fabrication et
- immeubles
- j remise
- k atelier fabrication, remise

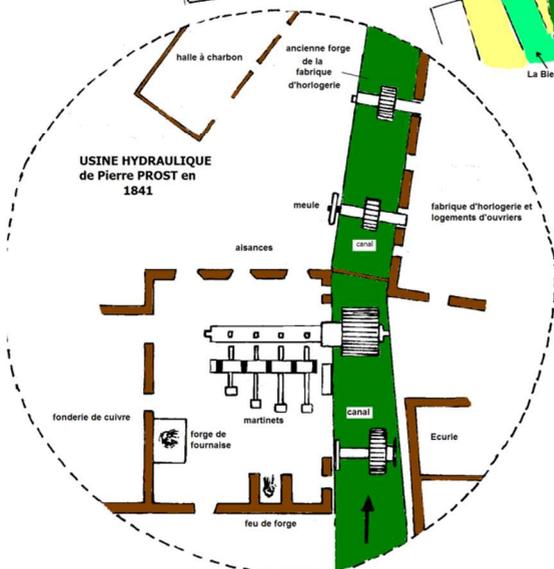


Les occupants de la Cour Paul ODOBEY

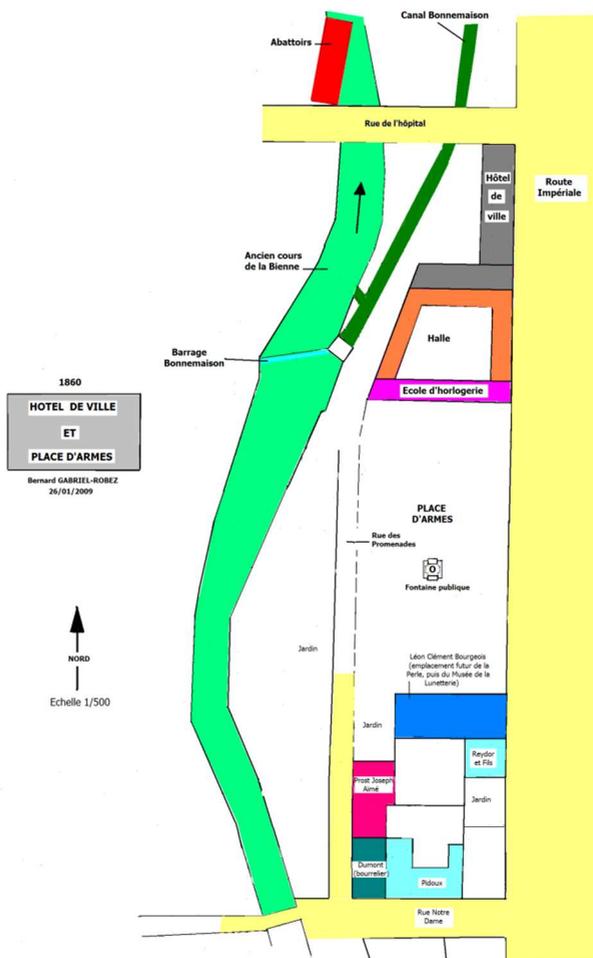
1800-2000

- 1800 Pierre Prost métallurgie puis horlogerie
- 1870 Alphonse Lamy lunetterie
- 1890 Paul Odobey horlogerie d'édifices
- 1905 - 1918 César Grenier-Soliget lunetterie
- 1911 - 1921 Lucien Terrailon horlogerie
- 1927 - 1936 ODO horlogerie
- Fernand Humbert-Brun Lunetterie
- 1936 - 1957 SITAR transformateurs-radio
- 1945 - 1960 Pelletier Emile doreur
- Maurice Aitred monteur de verres
- 1946 - 1952 Sarran décolletage
- > 1952 Félix Vuillet charnières de lunettes
- 1960 - 1980 Gondred fonderie
- Genet fonderie
- Regad lunetterie
- vers Buffard lunetterie
- 1890 Pierre Gaulaz lunetterie
- André Levat lunetterie
- 1947 - 1984 Ateliers mécaniques du Haut Jura décolletage
- 1984 - 1989 Berger-Metral machines de précision
- Paul Guillard
- >1991 Poljura

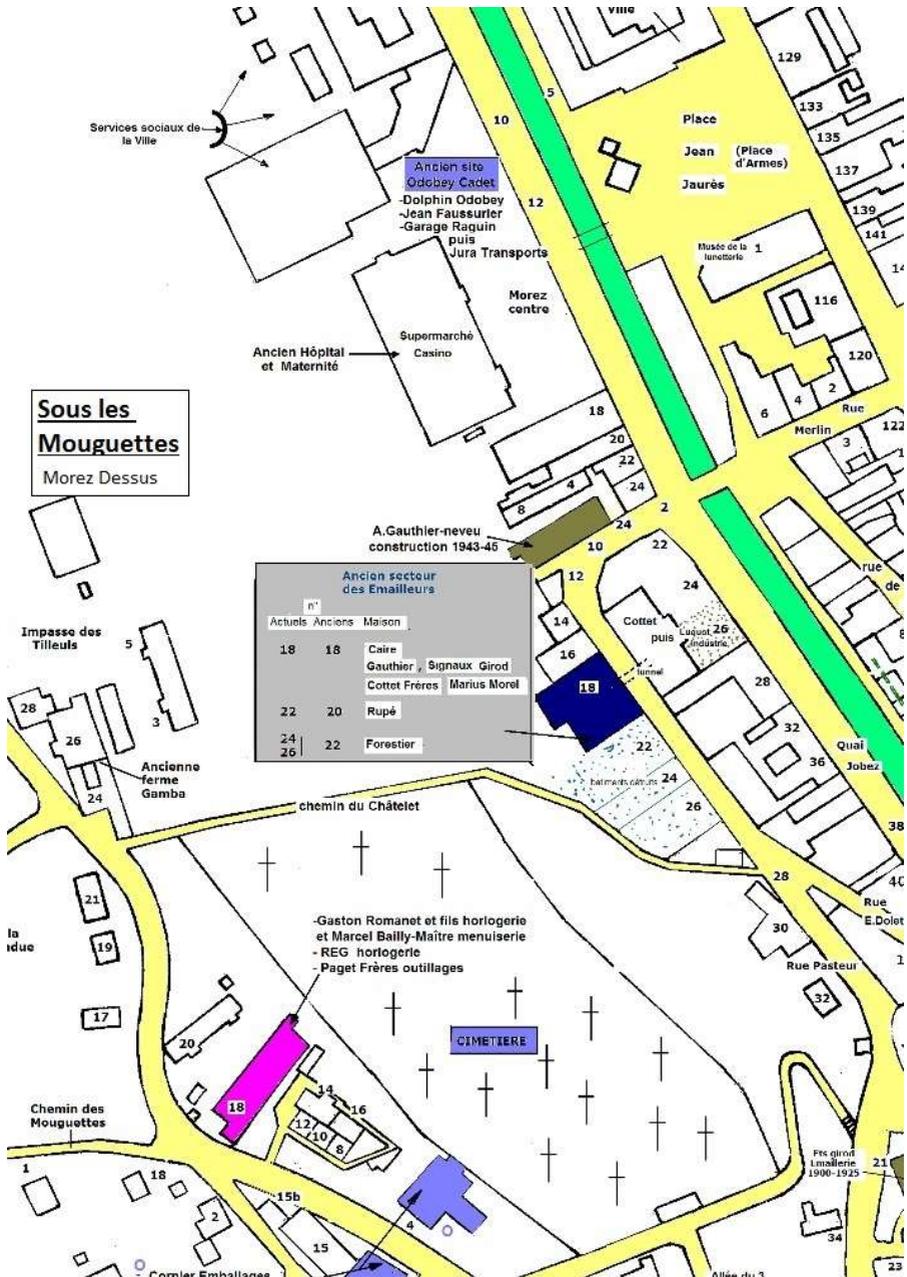
Bernard GABRIEL-ROBEZ
17.03/2009



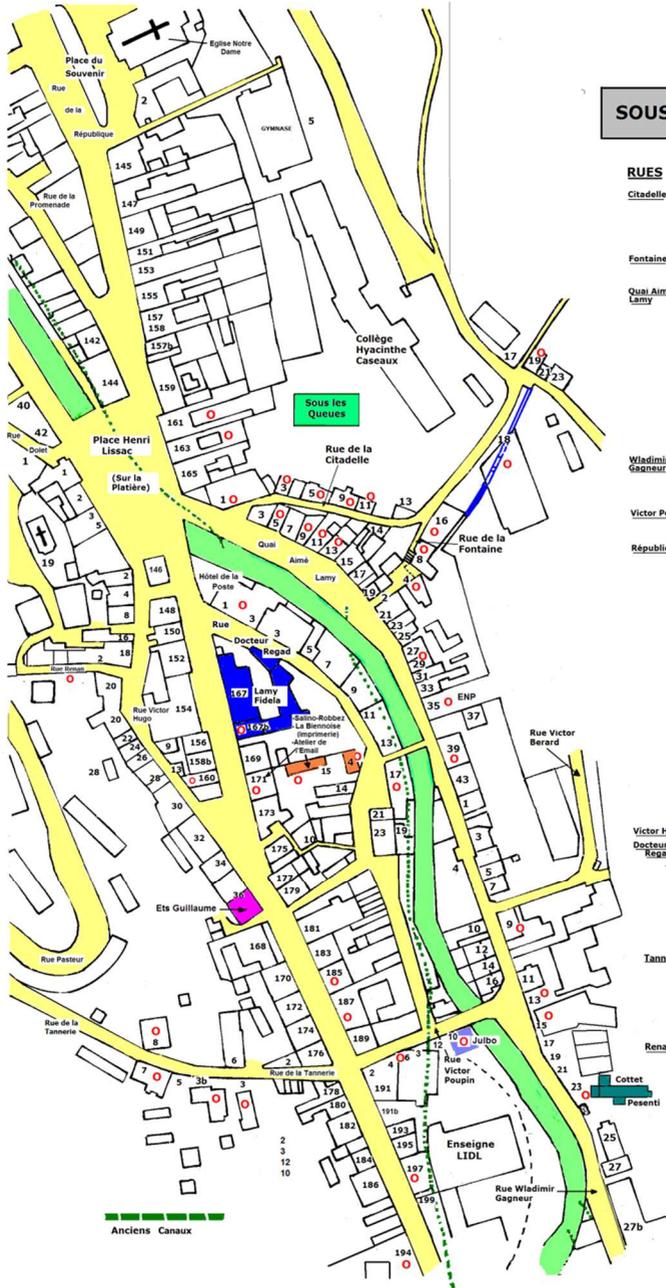
Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



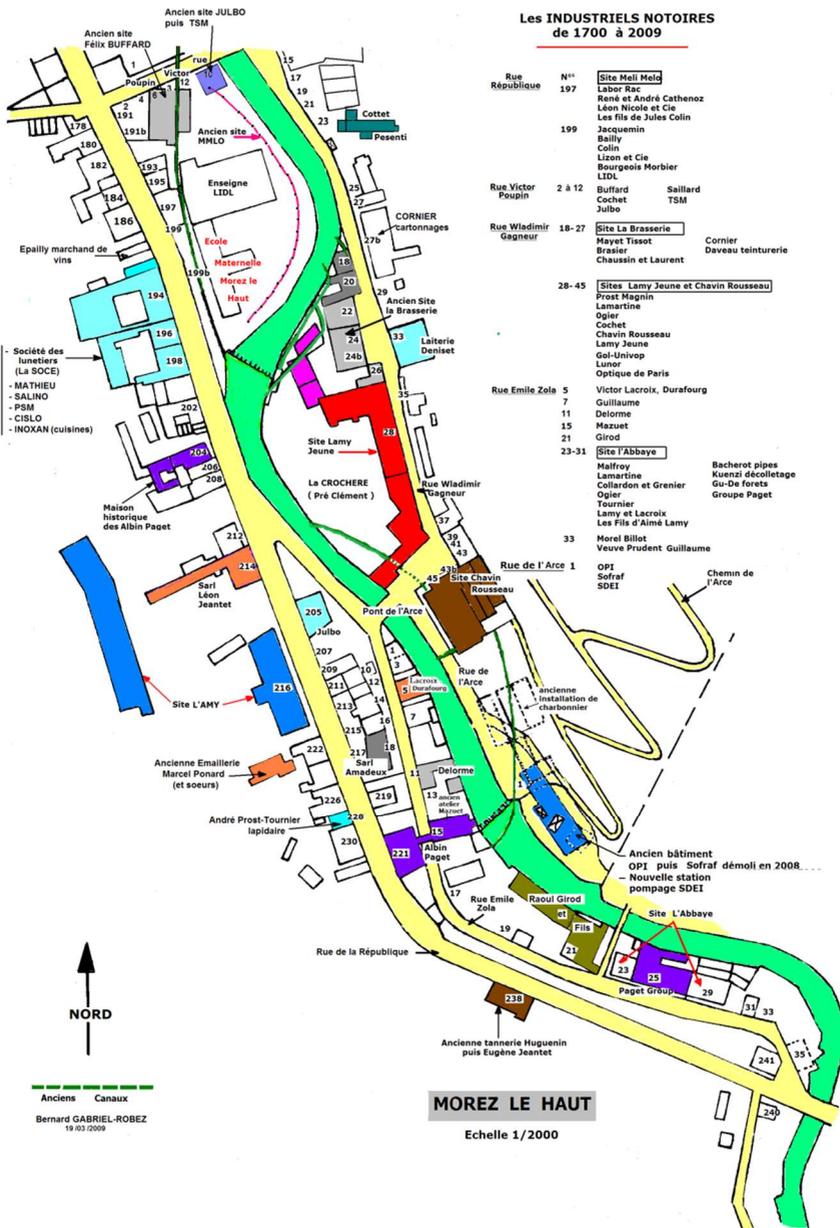
SOUS LES QUEUES

RUES	N°	SOCIETES
Citadelle	1	Huguenin-Cathoz
	3	Bailly Sec
	5	Bailly-Maitre Dionis
	9	Bourdannay
	11	Metraz
Fontaine	18-19	Offner
	4	Bracad
	8	Bourgeat
	16	Bussod
	1	Labor-Rac (Huguenin Freres, L'Indépendant du Jura
Qual Aimé Lamy	5	Joly
	9	Cielo
	11	Barbanchon
	13	Barbe
	27	BS Polissage Mandrillon
Wladimir Gagneur	29-31	Bailly Masson
	35	Lycee Victor Berard
	39	Hattray
	7	Royder
	9	Marcelin Girard
Victor Poupin 2 à 12	13	Leon Saugy
	23	Barrelle Janvier
	9	Sarran
	13	Auguste Lamy (l'AMY)
	15	Pernot (Buffard lapidaire)
République	144	Kuenzi
	23	Cottet Pesenti
	148	Cochet
	160	Julbo puis TSM Saillard
	181	Prost, Grand Café univers, Victor Brouin, Leon Nicole, Labor, Raguin, Morez-Bureau
Victor Hugo Docteur Regad	148	Reverchon L. <1777
	160	Vuillet
	161	Tissot Denis
	163	Lizon & Thiébaud
	165	Hotel de la Poste
	167b	Jobez
	171	P.H.Lamy
	171	Lamy Lesroix, Fidela
	171	Vergo
	171	Musée de l'Email
	185	Monnier
	187	Janety
	194	Société des Lunetiers
	198	Mathieu Frères
	198	Salino
198	Poi. et Sablage Morziczen	
Victor Hugo Docteur Regad	197	Colin Labor-Rac
	199	Lizon Thiébaud Mail Holo
	36	Guillaume
	4	Plastilux
	9	Bailly Masson
Tannerie	9	Lamy Fidela
	15	Salino-Robbez La Biennoise (imprimerie) Ateliers de l'Email
	17	Salino Offner
	3	Vialo Lunetterie NPM
	3b	Durrainfourg
Renan	5	ES Polissage
	8	Fernand Humbert Brun
	8	Pierre Guy
	8	Henri Morel
	8	Jean Morel
Cottet Pesenti	10	Arthur Azevedo
	10	Musy Lunetterie
	12	
	12	
	12	

NORD
Echelle 1/2000

Bernard GABRIEL-ROBEZ
21012/2009

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez



Chapitre VIII

Les édifices publics et religieux

Nous avons quitté le quartier des Forges où les Lamartine, les Dolard, les Prost et Pierre-Alexis Perrad participèrent à sa renommée. Celui-ci parvint à combler les dettes de ses concurrents et obtint en échange des usines dont celles des Industriels Dolard. Si Jean-Baptiste Dolard dit " l'Ainé "dut céder son patrimoine, son père Claude Antoine, un notaire devenu riche, était un architecte constructeur d'édifices religieux dont Morez fut doté grâce à son habileté à évoluer dans les milieux influents, en particulier auprès de l'évêché. La situation des pénitents changea, le culte catholique put enfin se pratiquer, les autres religions s'établirent et l'enseignement devint bientôt obligatoire.

A l'époque de Claude Antoine Dolard(1650-1740), la ville ne disposait pas de lieu de culte. Aller à la messe imposait de se rendre à Longchaumois, comme pour accomplir d'autres actes de la vie religieuse (naissance, mariage, enterrement). De surcroît Morez le Bas dépendait de l'Evêque de Besançon, alors que les autres Moréziens suivaient les règles ordonnées par Saint-Claude (Cf. Chapitre Cadastre). C'est Claude Antoine Dolard qui réussit à obtenir de l'Archevêque de Lyon l'ordonnance autorisant l'élévation en 1699 d'un oratoire particulier à la Tirerie . Elle était desservie par un chapelain et les habitants y étaient admis sans contraintes. Deux cloches

animèrent les lieux : une petite pour l'appel au travail à 5 heures, une plus grosse, un bourdon marqué J.B.Dolard sur la tour de la tréfilerie pour carillonner l'instant des offices religieux. Les Moréziens l'entendirent lors de la naissance en 1790 du descendant direct de la lignée : Alphonse de Lamartine. Un sapin et un tilleul furent plantés à cette occasion dans leur jardin d'agrément sur la rive droite de la Bienne. La chapelle domestique des Dolard fut détruite en 1794.

En 1724, la première église (la Vieille église, partiellement financée par Dolard), nommée église de l'Assomption de la Vierge, de saint Eloi et de saint François d'Assise, fut ouverte avec un curé installé à demeure en 1738. Elle se compose de deux chapelles, d'un chœur semi orthogonal, d'une sacristie et d'un clocher couronné d'un dôme. Le curé de Longchaumois imposa que l'église fût desservie par sa paroisse ; en 1728, Claude Delatour, le premier prêtre, était seulement habilité à dire sa messe et s'engageait à ne plus formuler de demande intolérable sur les sacrements et les fonctionnements de l'édifice. Après moult remises en question des accords et opposition des curés, échevins de Longchaumois et de Saint Claude, la succursale de Morez, érigée en " église paroissiale Cure ", obtint son autonomie dans le domaine religieux...à l'exception d'une offrande annuelle de trois livres à l'Eglise-Mère. Le presbytère fut érigé en 1745. Le Parlement de Besançon officialisa l'érection de la Cure en 1779.

Quant aux défunts, ils trouvaient leur repos éternel sous le plancher de l'édifice dont il fallait déclouer les lattes pour les ensevelir, opération délicate préjudiciable aux corps des suppliants. Les paroissiens étaient naturellement gênés par les odeurs. Les Chavin Couraget et les Dolard eurent le privilège d'être foulés par les pénitents pendant les offices et à partir de 1770 par les notables visiteurs des malades de la " Confrérie du Gonfalon ", réunis en robe blanche (le sac) et coiffés d'un capuchon pointu masquant leur visage. L'autorisation fut accordée en 1733 pour créer un cimetière autour de

l'église. Le cimetière actuel au lieudit " Sur la Frasse "le remplaça en 1819 avant la construction de la nouvelle église. Un funérarium qui attend ses hôtes dans l'Allée du 3 septembre remplaça au début des années 2000 la chambre funéraire encore en place au coin sud-ouest du cimetière.

La Vieille église désaffectée fut utilisée successivement comme salle de réunion ou pour les élections, en école de garçons à partir de 1836, en collège avec internat après aménagement des combles en dortoir et réemploi du presbytère démolit en 1855. L'effondrement de la partie arrière de l'église provoqua la programmation de la démolition de l'édifice et la création d'un comité de défense pour sa réfection. Après la réaction très vive de la population, elle fut réhabilitée grâce à des dons de particuliers et d'entreprises. Le clocher comtois à l'impériale et les parties écroulées ou vétustes furent rénovées. Elle accueille depuis plusieurs décennies la société de Musique de Morez (Cf. Arcade au n° 112 rue de la République)

Depuis le début des années 1990, le nombre de paroisses du diocèse de Saint-Claude est passé de 300 à 68. Morez fait partie de la Paroisse des Viaducs avec Bellefontaine, Morbier et Tancua. L'église Notre-Dame au n°2 de la place du même nom a été commandée par le maire Emmanuel Jobez(la première pierre fut posée en 1824 et le monument consacré en 1827).

L'offre spirituelle de Morez a subi de nombreuses modifications au cours des ans. Au début des années 2000 la géographie des religions dans la cité illustre les effets du processus et de la mutation de la Société française et occidentale. Morez présente la caractéristique ordinaire d'une mixité religieuse par la présence en parallèle de Catholiques, de Protestants, de Musulmans et de Témoins de Jéhovah. L'Eglise protestante réformée était installée depuis plusieurs générations à côté du Central Modern Hôtel situé au n° 106 rue de la

République ; par manque de fidèles, donc de moyens, elle quitta les lieux à la fin des années 1980 pour Lons le Saunier ; après la destruction du temple la place fut récupérée au profit d'une annexe de la Poste. L'Eglise Protestante Evangélique prit la relève au n° 115, côtoyant l'assureur Axa du n° 117 et l'agence d'intérimaires(Manpower).

L'association locale pour le culte des Témoins de Jéhovah a monopolisé depuis 1994 le n° 18 b de la rue Pierre Morel, à proximité de l'ancienne usine d'Emmanuel Girod.

Depuis 1982, la ferme bâtie en 1865 au n°2 du chemin du Pré-vif à Morez-dessus, rachetée par la municipalité en 1912, abrita l'hospice de la ville transféré de l'ancienne église en 1915. Une mosquée s'y installa en 1982(Association culturelle maghrébine de Morez Bilal).

L'enseignement n'est pas l'apanage de la sphère publique. Le milieu catholique dispose de ses propres centres de formation comme le domaine national ; cependant les écoles publiques utilisèrent d'abord les locaux religieux pour la formation des enfants :

La première école suivit la construction de l'église en 1724. On y accédait par la rue de l'Horloge. Jusqu'après la Révolution la fréquentation des élèves, en majorité des garçons, n'était pas obligatoire. Les maîtres et maîtresses de ce collège (école secondaire de Morez), payés par la paroisse puis par la Commune, y enseignaient les bases élémentaires de la lecture, de l'écriture et du calcul. Les salles de classe, installées dans l'église, furent transférées dans le presbytère après 1750 avant de la réintégrer en 1836. Aménagées en internat, les surfaces réparties sur trois niveaux comprenaient en 1843 une cuisine, une salle à manger, un dortoir (deuxième étage), une salle de classe (rez-de-chaussée et premier étage). Le presbytère qui disposait encore d'une surface complémentaire fut abandonné pour cause de vétusté en 1852 et transformé en asile des vieillards de 1908 à 1915, puis en maison d'habitation.

En 1856, la ville disposait, pour une centaine de garçons, d'écoles communales installées à la Vieille église : la supérieure dans une pièce unique (partagée en deux en 1859) où enseignaient un maître et un sous-maître et deux écoles communales de filles disposées dans des locaux loués ; celles-ci furent transférées en 1863 au premier étage de la Halle aux Vins à la place de l'Ecole d'horlogerie évoquée ci-après. Outre cet enseignement public, les écoles confessionnelles avaient fleuri sous l'instigation de curés dynamiques tel Jean-Marie Grenier cité supra. Ainsi, symétriquement au nouveau presbytère par rapport à l'Eglise Notre-Dame, une école de filles fut élevée vers 1840 et confiée aux religieuses de l'ordre des Saints-Anges ; on l'appelait le Couvent. Le même curé acheta en 1851 une maison au bas de Morez pour la transformer en école de garçons d'une capacité de 200 élèves, dotée d'un internat et dirigée par les Frères maristes des Ecoles de l'ordre des Petits Frères de Marie. Les habitants du secteur étaient autorisés à assister aux offices dans une petite chapelle attenante ; une cure était installée dans une ancienne bâtisse à l'angle Est de la place Girod (anciennement place de la Samaritaine). Par ailleurs, l'ancien octroi du Bas-des-Essarts, à deux pas de l'Auberge de la Croix-Blanche, hébergeait une trentaine de jeunes pris en mains par une institutrice laïque. Tous ces bâtiments du quartier de " la Chapelle" ont disparu depuis longtemps et furent remplacés par une nouvelle école en 1901.

Outre ces locaux devenus vétustes, les frères maristes avaient organisé et géré une salle dans le presbytère de l'église actuelle ; devenue inadéquate, ils firent construire en 1868 l'école chrétienne St Joseph sur le quai Jobez. Puis le chanoine Luc Fusier, vicaire de Morez, décida la construction au n°28 quai de l'Hôpital (quai Jobez) d'une institution, payée en grande partie par une donatrice, Octavie Raddaz. Démarrée en 1898, elle fut achevée en 1900 ; elle comprenait trois classes d'une capacité de 40 garçons, doublée en octobre 1900 (un internat et un

logement). Elle était dirigée par l'Institut des Petits Frères de Marie mais l'application de lois nouvelles sur les congrégations imposa les laïcs en 1903, assistés par deux frères sécularisés. Des conflits qui opposèrent la direction avec le curé Henri Gauthier provoquèrent le retour des Frères en 1938. Pendant la guerre, des locaux de fortune en ville accueillirent les élèves, les bâtiments ayant été réquisitionnés d'abord par les Français puis par les Allemands qui les transformèrent en prison et caserne (la Filippi Kazern) où le capitaine Klaus Barbie vint y sévir. Après cette période difficile, l'école qui avait ouvert un petit pensionnat déclina lentement jusqu'à la signature en 1964 des contrats avec l'Etat. Sous l'initiative du Jean-Louis Crestin-Billet (maire de 1971 à 1983), un étage supplémentaire permit en 1968 d'améliorer la situation, de transformer l'école en collège mixte jusqu'au BEPC pour les garçons et d'affecter trois classes maternelles et cinq primaires aux filles. Une nouvelle aile construite en 1975 permit la mise en place d'un nombre croissant de classes de collège impliquant l'arrivée de nouveaux enseignants et la création de salles spécialisées. Un immeuble complémentaire de la rue Pasteur acheté en 1990 permit l'installation de nouvelles salles, un self et un service de documentation, corrélatifs à l'augmentation des effectifs scolarisés et la création entre 2000 et 2018 de classes bilingues, sportives, sections de 4èmes 3èmes en alternance, classes à Projet Artistique et Culturel(PAC) et la classe internationale en 2015.

La loi du 1^{er} juin 1878 rendit la construction obligatoire de "maisons d'école". La municipalité élaborait un programme pour accueillir 1470 élèves. Un groupe scolaire fut installé dans les locaux de l'hôtel de ville. Le complexe central aux n°110-112, inauguré le 10 août 1890, séparait les filles (côté Bienne) des garçons (côté rue de la République). En 1947 la première classe de 5^e avec six sexes dits forts franchirent l'immense porte en bois qui séparait les deux cours de récréation.

Une école maternelle vit le jour aux deux extrémités de la cité :

-l'une au Sud de la cité sur le champ de la Rebatte en 1887 au n° 199b rue de la République où deux cours sont séparées par un préau couvert ; depuis sa fermeture, les bâtiments abritent la Maison de l'Email, qui s'applique à maintenir et développer l'activité d'émaillage sur métaux à Morez ; depuis juin 2019, trois émailleuses artisans d'art se sont installées dans des ateliers créés dans un espace spécifique.

-l'autre école du Bas ouverte en 1898 au n°7 rue de l'Evalude (elle ferma ses portes en 2002). L'évolution démographique requit le développement de nouveaux quartiers et de nouvelles écoles maternelles et primaires à Villedieu en 1963 et sur le Puits en 1979 : une crèche municipale multi-accueil s'imposa en 1977 au n° 6 avenue de la Libération (les Magnoulets) ; une autre (Croque Soleil) a ouvert ses portes à la rentrée 2017 au n°12 quai Jobez. Un relais à destination des assistances maternelles et des parents employeurs (le RAM Mosaïque) est mise à la disposition gratuitement au n° 18.

Un collège destiné aux élèves de la 6° à la 3° (350 élèves en 2019) fut érigé en 1965 au n°15 rue de la Citadelle, à l'emplacement de jardins potagers privés. Ce CES Pierre-Hyacinthe Caseaux doit son nom au négociant et forgeron, spécialisé dans la fabrication de clous à épingles et premier fabricant des besicles à Morez.

Morez se distingue par son riche patrimoine industriel hérité d'abord de la clouterie et de la forge (XVIème siècle), puis de l'horlogerie (XVIIème et XVIIIème siècles) et de l'émail (XVIIIème siècle). La lunetterie à partir de 1800 est encore considérée comme la capitale française disposant d'un musée unique en France. Une école publique d'enseignement de la lunetterie fait la renommée de la cité depuis 1933 : le LPO.

Le Lycée Professionnel d'Optique (LPO)

Morez peut se flatter d'avoir su créer une école de renom, l'ENP dont l'histoire a été racontée par divers auteurs au cours des décennies passées (Cf. Bibliographie). Le texte ci-dessous résume les données essentielles sur ce sujet.

L'aventure est amorcée en 1854 avec la mise en œuvre de la première école professionnelle du Jura qui fait suite en 1839 à la création par un Morézien, l'abbé Malfroy, d'une école d'horlogerie disparue à la suite des événements de 1848. En 1853 la récente Chambre des Arts et Manufactures proposa l'organisation d'une Ecole d'horlogerie en petit, approuvée par le maire Aimé Lamy. Une société de fabrique de montres en commandite constituée en 1856 occupa le premier étage de la Halle aux vins, le futur Hôtel de ville. La direction fut confiée à Emile Bailly-Comte, producteur d'horloges d'édifice. Les difficultés financières eurent raison de cette tentative, concurrencée par les fabricants suisses et abandonnée peu à peu par les souscripteurs initiaux, provoquant la dissolution de la fabrique en 1863. Les locaux libérés furent dédiés à l'école primaire de filles.

En 1888, la municipalité d'Auguste Lamy opta pour la professionnalisation de l'école primaire supérieure créée à l'initiative du gouvernement. Elle fut installée dans les nouveaux locaux de l'Hôtel de ville inauguré en août 1890. Une réforme de l'enseignement décida la ville de la transformer en Ecole pratique d'Industrie rattachée au ministère du Commerce en 1895. Elle débuta avec 23 élèves. Une section de lunetterie fut ouverte en 1904, suivie par la création d'une section commerciale en 1907; l'établissement, dirigé par Jules Monneret, prit alors la dénomination d'Ecole Pratique de Commerce et d'Industrie, orientée sur la petite mécanique appliquée à la construction d'outillages. A la veille de la première guerre mondiale,

la dangerosité des machines imposa à la ville le déménagement de l'activité optique et lunetterie dans le préau de l'école de filles. L'incendie du 11 mars 1923 détruisit les combles de l'Hôtel de ville, obligeant sa réfection dont bénéficièrent la surélévation de la toiture de l'école des garçons et l'internat avec 45 lits. Souhaitée par la Municipalité d'Henri Lissac, la nationalisation de l'école a lieu en 1928, abandonnant à l'Etat tous les locaux et leurs contenus, la ville étant chargée de les installer ailleurs. Les appuis du sénateur Victor Bérard, de Louis-Delphin Odobey (inspecteur de l'enseignement technique et président de l'entreprise d'horloges monumentales L.D.Odobey Cadet) autorisèrent le changement de dénomination de l'Ecole Pratique devenue en 1925 Ecole Nationale Professionnelle (ENP).

Un nouveau bâtiment fut érigé au n° 35 quai Aimé Lamy, à flanc de montagne dont l'emplacement est visible avant sa construction sur la photo prise en 1910 (Cf. Chapitre XIII- annexe des photos-)

Inauguré le 18 juin 1933, il prit le nom de Victor Bérard décédé en 1931, la même année que son concepteur l'architecte Paul Guadet. L'édifice est articulé autour d'un escalier monumental de 240 marches. L'horloge, plantée au sommet de la façade avant, demeure le témoin de l'œuvre des fabricants Odobey-Cadet ; le descendant Louis Albert en fit cadeau à l'école en 1933.

Le coût dépassa les prévisions et entraîna la suppression d'un étage. La surélévation du bâtiment des dortoirs fut mise en œuvre dans les années 1950. Diverses extensions et améliorations jalonnèrent la période 1960-1990. Le mur du préau fut transpercé afin de relier l'école à la rue de la Citadelle et de permettre la construction de nouveaux locaux côté nord. La ruelle en cul-de sac (rue Victor Bérard) perpendiculaire à la rue Wladimir Gagneur dessert à mi-pente la nouvelle entrée de l'Ecole et des parkings échelonnés sur son parcours. La pergola fit les frais de ces aménagements en 2018.

La rentrée d'octobre 1932 vit l'arrivée de 156 élèves dont 95 en optique-lunetterie, 45 en mécanique et 14 en menuiserie-ébénisterie (cette spécialité disparut dans les années 1950) ; les 2 futurs horlogers cessèrent leurs études en 1934. La filière émaillerie n'a pas vu le jour ; avant le déclin de l'horlogerie, l'émaillerie avait gagné ses lettres de noblesse (cadrans, plaques de rue, panneaux indicateurs et " cœurs de Morez " avec la photo du défunt sur les tombes).

Le Lycée Polyvalent Victor Bérard est aujourd'hui labellisé Lycée des métiers de l'optique et des microtechniques pour ses sections Optique lunetterie, microtechniques et systèmes photoniques. Le Lycée et ses 110 professeurs ont accueilli 804 élèves en septembre 2019, de la seconde à la licence professionnelle.

Il héberge le Greta du Haut-Jura (GRoupement d'ETAbissements publics locaux d'enseignement) ; ces organismes mutualisent leurs ressources pédagogiques pour assurer la formation continue des jeunes en apprentissages et des adultes.

Les perspectives de l'école sont liées aux activités industrielles de la vallée. Outre une diversification de ses filières pré-bac avec l'implantation d'une STL (Sciences et Technologies de Laboratoire) à dominante chimie, une ES (Economie-Social) et une STI2D (Sciences et Technologies de l'Industrie et du Développement Durable, nouvelle formule des STI) en plus du maintien des séries scientifiques (SVT et SI) le lycée offre la possibilité d'une licence professionnelle (Réfraction, analyse et prise en charge du déficit visuel) en collaboration avec le CHU de Besançon, une FCIL (Formation Complémentaire d'Initiative Locale) allant du design à l'industrialisation en lunetterie, implantée depuis 2008, est proposée aux BTS design de produits ou BTS CIM.

Saga des Artisans Commerçants Manufacturiers de Morez

Chapitre IX

Les Industries et Commerces de au fil des rues

Le temps s'enfuit mais le passé demeure

La ville s'est développée au rythme des créations artisanales et de l'art de la petite mécanique ; les habitants étaient sans conteste parmi les plus doués dans le paysage français. Ainsi les clouteries mises en œuvre par les pionniers évoqués précédemment puis progressivement mécanisées au XVII^e siècle favorisèrent la multiplication des usines de fabrication des pièces d'horlogerie, dont les frères Mayet de Morbier furent les inspirateurs initiaux dans le Jura. Morez était considérée au XIX^e siècle comme la capitale de l'horlogerie (et le centre de fabrication des cadrans émaillés) avant de revendiquer celle de la capitale de lunetterie jusqu'à la fin du XX^e siècle.

L'historique des sociétés et la biographie de leurs dirigeants entre les années 1700 et 2000 sont connus par de multiples articles et ouvrages dont celui-ci s'est fortement inspiré (Cf. Bibliographie). Les disparitions lentes et inéluctables de ces usines, provoquées par des modifications de l'environnement, des moyens de communication, des engouements pour des produits moins encombrants et en phase avec la modernité de l'époque, de la saturation du marché français et de la concurrence, inciteraient à les oublier peu à peu. Les pages suivantes réparent quelque peu ces déficiences.

Les sociétés de services autres qu'industrielles ou commerciales ne sont pas toutes citées sauf quand elles se sont substituées dans les

locaux des entreprises déplacées ou disparues) ou quand leur longévité dans la bourgade leur confère un statut quasi-historique.

Les associations culturelles, sportives, sauf exceptions, sont exclues de cet exposé, comme certains services privés de santé.

Au fil des rues, qui habitait où ?

Pour évoquer la mémoire des industries et commerces de Morez et de leurs dirigeants ,une flânerie dans les rues de la ville permet de les retrouver sur les lieux de leur action d'hier (les plus importantes sont commentées dans des *bio-express* listées au chapitre XIII et lisibles aux pages indiquées).

Engageons la promenade dans le passé. La rue de la République est abordée en premier(Chapitre X).

Les autres rues sont classées dans l'ordre alphabétique de leur nom actuel (Chapitre XI). Les anciennes dénominations renvoient à leur appellation actuelle. Un index des rues (page 180) donne les actuelles (en gras) et anciennes désignations.

Chapitre X

Rue de la République

La liste des sociétés qui ont occupé les 240 numéros de la rue principale (route impériale, puis rue de la République...) est trop longue pour s'attarder trop longtemps sur chacune d'elles ; aussi les plus notoires seront évoquées ; les plus discrètes ou éphémères apparaîtront dans l'ordre alphabétique sans commentaire particulier sauf exception, d'autant plus que les informations qui les concernent(adresse, spécialité, etc...) sont souvent inexistantes ou imprécises.

n°1 : la société Carline concessionnaire automobile est un nouvel acteur du Bas-de-Morez. Auparavant l'atelier de Millet Maurice fabriquait des lunettes.

n°2 : l'entreprise Claude Maruzzi a été créée en 1936 et déménagea sur le site de l'octroi du Bas de la ville vers 1978 où elle s'active toujours en 2020.

n°2 b : installé en 1807 d'abord sur la rive droite de l'Evalude, déplacé à cause d'une rectification de la rue Voltaire en 1836 à l'emplacement de la pompe à incendie et réceptionné en 1851, le bâtiment de l'octroi, outre les locaux pour son commis et l'agent de police, comprenait une boulangerie supprimée en 1858 puis une balance à pont-bascule adjointe en 1888. La construction a été transformée en maison d'habitation.

n°4 et 5 : les boulangers-pâtisseries Girod Roger et Castiglioni A. dans l'épicerie respectaient la tradition artisanale dans les années 1960 ; Prostdame Gaston pratiquait l'horlogerie et Morand Georges la

lunetterie à la même époque. Depuis 1994 la boutique Gerbe d'Or respecte la tradition des artisans boulangers.

n°7 : café restaurant du Viaduc et l'entreprise Malabre et Gillet (sciage) disposaient de locaux à cet endroit pour leur activité très différente.

n°8 : François Crinquand cité à la Tirerie de la rue des Forges a habité dans cet immeuble d'époque III° République vers 1908.

n°9 : Camille Badoux s'était fait une spécialité dans les Applications du celluloïd en lunetterie. On le connut aussi au n° 17 rue Docteur-Regad en 1948. Ce numéro accueillit aussi les émailleurs Bourgeois Abel (successeur de Bourgeois Frères vers 1910 que l'on retrouve aussi rue Gambetta) et Charles, ce dernier œuvrant ensuite au n°64 jusqu'en 1936.

n°11 : les Odobez (ODO) s'y installèrent vers 1900 sous l'enseigne OPF (Odobez Père et Fils). Le charpentier Rochet Marcel y avait son atelier après 1945. Depuis 2011 l'épicerie République 11 de Yéliz Alparslan et sa pizzeria kebab Il Padre depuis 2016 dépannent 7j/7 les Moréziens du Bas de la cité.

n°13 : Griffond John y tenait un atelier de décolleteur dans les années 1960.

n°14 : cette maison carrée abrita vers 1814 le scieur Jules Girod (maire de Morez de 1870 à fin 1874).

n°15 : Pierre Chavin & Cie lunetier était connu par sa marque Zéphir, reprise par René Darnon spécialisé en branches cordées. Raymond Antoine y tint une cordonnerie dans les années 1960.

n°16 : Levet Raymond et d'autres Levet sont polisseurs (Levet L. au n° 29, rue Emile-Zola), lunetiers (Levet André au n°100 rue de la République) ou émailleurs (Levet Maurice dans la Cour Odobey).

n°17 : la veuve Paget & Fils détenait ici un atelier de menuiserie.

n°18 : les établissements Finasse, d'abord dans la rue Gambetta puis au n°18 rue Pierre Morel de 1944 à 1956, occupèrent les n°22 rue de

la République. L'effectif comprenait André Vuillet, inventeur vers 1958 d'une voiture originale (visible au musée Musée Schlumpf de Mulhouse). La maison Finasse fit partie de la Comotec (Cf. *Bio-express* rue Gambetta), fournisseur de composants en lunetterie. Le bâtiment abrita vers 1960 le ferronnier Crotti Sante.

A partir de 2008 l'immeuble abrita la fabrique Mancy-Créations évoquée rue de l'Evalude, radiée en 2014.

A cet adresse la société l'Atelier Paget créée en février 2016 par des licenciés d'Albin Paget et Jean-Michel Werling, le dernier président de cette société, a survécu à la concurrence pendant trois années. Abandonné par la société Afflelou qui le parrainait, l'Atelier Paget (siège social au n° 8 rue Lemercier Paris 17°), a été mis en redressement judiciaire en juin 2019.

n° 20 : est le centre du service à domicile pour personnes dépendantes. Depuis avril 2019, Denis Larrue préside DLSIX Consulting, une société spécialisée dans le conseil pour les affaires : gestion de projets, ingénierie financière, audit d'organisation industrielle, certification de produits et veille normative et réglementaire ; il avait créé en 1995 le premier laboratoire français vérifiant la conformité CE des produits de lunetterie pour l'Association Lunetière Technologique (Alutec, présidée par Joël Thierry de la lunetterie Thierry SA de Morbier) située au n° 35 quai Aimé Lamy.

n° 21 : vers 1910, la maison Prévidoli (ferblantier) vendait au premier étage des articles d'éclairage et du charbon ; en 1920 on y commerçait les matériaux de construction et de la literie " fer et cuivre ". Dans les années 1960 Hugues Gilbert opérait dans la peinture.

n° 23 : Paget-Blanc-Lacroix et Cie en place en 1948 , y pratiquait toujours la lunetterie en 1960.

n° 24 : l'endroit a connu Cottier Marcel (lunetterie) avant 2010. Il est occupé aujourd'hui par la Sarl de Kevin Blanc (électricité générale) depuis mai 2011 après un passage au n° 49.

n° 26 : Pini R. (sanitaire) occupa ce lieu dans les années 1960.

n° 28 : les Robez-Ramez fabriquaient des charnières (voir aussi au n° 187 rue de la République).

n° 32 : l'endroit était tenu auparavant par la lunetterie Jean Vesco (fabrique de charnières et d'enjoliveurs) qui se déplaça rue Gambetta. Longtemps occupée par Radio et électricité Gremion Henri, puis par la quincaillerie Canapale jusqu'en 1962 quand Georges et Nicole Daclin ont repris l'affaire avant de s'agrandir au n° 49. La supérette Sully Bazar de Demitas Sukru créée en 2002 y tient aujourd'hui un commerce d'alimentation générale. L'atelier Depann'TV de San Zekay occupe le sous-sol en 2020.

n° 33 : la lunetterie d'Emile Pelletier, puis Léon se transforma en GIPEL lors de l'association Glrod (signaux) et PELletier ; elle quitta Morez pour Champagnole. Le loueur de véhicules Arnal Alfred tenait une agence de véhicules après 1960.

n° 35 : le bâtiment construit par l'horloger Laurent-Dionis Girod fut ouvert en 1844 pour François Renaud l'émailleur.

Jacquet René y tenait déjà un atelier de lunetterie en 1948 jusqu'après les années 60.

n° 35b : Henry René (lunetterie) occupait déjà les lieux en 1948 et en 1960, comme Genoud Georges.

n° 36 : les Benier-Rolet (*Cf. Bio-express* au n° 18 rue Pierre Morel) y créèrent leur atelier de réparation automobile en 1935 (au n° 5 rue Pierre Morel ; leurs aïeux avaient imaginé et réalisé entre 1892 et 1895 des tracteurs à vapeur alimentés au bois et destinés à la scierie des Jobez à Pont de Poitte). Les locaux furent vendus à la famille des Ganeval (Lucien Ganeval et Cie). Laurent Vuillet, le fils de l'inventeur André, les transforma en entrepôt pour ses voitures de collection. Le Garage de la Bienne, qui tenait commerce d'automobiles, a fermé son atelier en 2005.

n° 37 : il abrita plusieurs ateliers entre le milieu du siècle et nos jours. La lapidairerie Buffard fondée vers 1920 sur le lieu-dit " Chanchillon " occupa d'abord le n°15 de la rue Wladimir Gagneur avant d'emménager dans leur nouvelle construction rue de la République en 1942. Elle ferma ses portes en 1980. En 1984, on y accueillit les Ateliers Mécaniques du Haut-Jura (AMH, initialement appelés Berger-Métral, société spécialisée dans le décolletage depuis 1947 dans la Cour Paul Odobey). Une partie des surfaces cédées en location vibra des tourets de polissage de Cirak Ismet et de Polissage qualité créée en 2000 et disparu en 2006. Morez Carbure marqua le déclin final du n°37. L'association ASU Mécanique y a installé son siège depuis 1997.

n° 40 : l'émailleur Villier, dont le nom évolua (Vuillier puis Vuillet en 1861), y était établi depuis 1842.

n° 43 : la boulangerie épicerie de Pernodet Daniel est signalée à cette adresse dans les années 1960. Aujourd'hui, l'entreprise SOS Travaux agit dans le secteur de la rénovation immobilière, en concurrence avec Maruzzi au n°2, de Jesus au n°30 rue Victor Hugo et au n°26 avenue Charles de Gaulle.

n° 49 : la boutique du marchand de tapis Verguet a été rachetée en 1987 par la quincaillerie Daclin installée jusque-là au n° 32 et qui ferme son échoppe fin 2019 après 59 années de service aux Moréziens. A la même adresse Kausch Guyon Nadine exploite sa société immobilière depuis 1970. La Sarl Blanc Kevin y fit un passage avant de s'installer au n°24 en 2011.

n° 50 : née en 1996 l'entreprise Claude Delacroix est spécialisée dans la peinture et la vitrerie avec un autre artisan Salime Guemil. Toujours en activité en 2020, elle disposait d'un établissement secondaire à Morbier, disparu en 2005.

n° 51 : Confort Chauffage et Paget Confort s'y sont installés depuis 1964. Les Ambulances du Grandvaux y restèrent de 1991 à 1999 puis migrèrent au n°12 rue de la Promenade.

Au même endroit Arlindo de sa Meria propose ses compétences en installation d'eau et de gaz depuis l'an 2000.

n° 52 : une école de musique y faisait résonner notes et trilles. Depuis 2015, une académie musicale du Jura est en place au n° 3 rue Louis Grand-Chavin. La Vieille église a aussi son institution depuis sa rénovation.

n° 53 : avec Bailly-Bechet V. la ville ne manquait pas d'artisans dans la mode plurielle vers 1960.

n° 54 : Jean-Baptiste Dolard de la Tirerie logea dans cet immeuble avant 1750. Beaucoup de locataires et d'artisans y prirent place. Citons après 1945 Lavenne M (polissage de lunettes qui n'a pas survécu à la concurrence des ateliers Morez Polissage au n° 6 Zi. Villedieu , toujours actifs en 2019) et le chauffagiste Picard.

n° 56 : Rencurel P.(dorure de métaux) dans les années 1960 et l'ébéniste Verguet Jean animaient leur atelier en ces lieux.

n° 57 : succédant aux Reydor, A.Collet et Fils (lunetterie aux débuts de l'aviation) suivi par L & C.Collet & Cie, César Grenier-Soliget s'y activa dans la lunette à branche cordée avant d'intégrer la Cour Paul Odobey en 1905.

n° 60 : vers 1900, les Gindre horlogers fabriquaient des cadres et des cartels pour pendules. Ici le peintre-émailleur Albin Perrad introduisit dans la cité la technique de fabrication des plaques émaillées(Cf. n° 137 relatif à la fabrique morézienne Perrad-Bergoënd).

Labourier Roger y fabriqua des charnières et Paget Marius des lunettes avant d'occuper le n° 1 rue Pierre Morel.

La blanchisserie-teinturerie Marina Pressing de Marina de Sousa qui débuta en 2014 fut radiée en 2016. Elle remplaçait Celia Pressing qui s'y était installée en 2008.(Cf. les établissements secondaires de Celia n° 129 et 159 rue de la République et Celia au n° 1 rue des Essarts).

n° 62 : *Bio-express* société Luquot Industries :

D'abord située au n° 118 rue de la République de 1938 à 1958 ,la société Luquot fondée en 1940 par François Luquot, s'installa provisoirement dans l'immeuble d'un marchand de charbons Breuil et Ponget du n° 62 avant la construction de leur nouveau siège au n° 139. Après la séparation des associés(société G.Mayet et Paget Frères), la SAS Luquot Industrie s'installa définitivement au n° 26 quai Jobez. Elle prit successivement les noms de Mayet-Luquot (1960), Luquot Outillage (1970) et Luquot Industrie (1990). Elle y développe et commercialise toujours aujourd'hui des fournitures industrielles. La SDEI -Services de Distribution d'Eaux Intercommunales- occupait le n° 62 avant son affectation actuelle sur le Chemin de l'Arce.

L 'établissement secondaire situé au n° 62 du peintre Patrick Ledru ferma en 2013(Cf. n° 1 quai Aimé Lamy).

n° 64 : l'atelier de Charles Bourgeois y pratiqua l'émaillerie jusqu'en 1936. (Cf. n° 9). Depuis 2012 Benzerguine Abdourani offre ses services d'installateur en électricité.

n° 66 : *Bio-express* société **Gouverneur Audigier** :

Le bâtiment abrite cette légendaire entreprise qui fabrique toujours des lunettes depuis 1878. Plusieurs fois racontée, l'aventure de ces fabricants encore à l'œuvre aujourd'hui mérite un nième regard admiratif ainsi résumé :

Clément Gouverneur, né en 1852, fut l'inventeur du procédé de fabrication de " branches crochet cordé ". Il fonda son entreprise en 1878 et aidée par sa famille, produisit ses pince-nez sans soudure sous les combles du n° 66 rue de la République. A l'arrivée de son gendre en 1905, la société changea de dénomination, Gouverneur Audigier qui fabriqua depuis 1907 des lunettes et des pince-nez mécaniques, des lunettes à "grillages mobiles" et des drageoirs pour une clientèle exigeante. Obligés de se diversifier pendant la Grande Guerre, les dirigeants firent face aux événements et poursuivirent les fabrications

de pince-nez et de branches, tout en dynamisant les collections par une alléchante diversité : lunettes à griffes glace et écaille, pliantes ou non, équipées de nez exotiques, mexicains ou américains, pour les golfeurs, et autres diplomates de la société bourgeoise. La réussite commerciale de la firme incita le fils Camille, à construire un nouvel atelier le long de la Bienne. Après l'engouement pour le plastique dans les années 50, la production de lunettes en métal reprit vers 1965. Les travaux à domicile furent stoppés en 1970 ; les investissements auto-financés depuis toujours par la maison ont permis la poursuite de l'activité jusqu'à nos jours malgré la concurrence féroce entre lunetiers européens.

Réanimée en permanence par de nouveaux techniciens tel Brice Maître, la société créa une gamme Gouverneur-Audigier classique et Clément Gouverneur avec des composants neufs de la Folle Epoque découverts dans les stocks de la bâtisse.

Lors du départ en retraite en 2014 de l'arrière-petite-fille du fondateur, Françoise Morel-Mottet, l'entreprise fut rachetée par Philippe Girod et Frédéric Ferrant (un ancien de Prada et Mikli) qui revisitent en permanence les gammes de lunettes.

En 2017, Gouverneur Audigier reçut le label " Entreprise du Patrimoine Vivant ", marque de reconnaissance de l'Etat qui distingue les entreprises françaises aux savoir-faire artisanaux et industriels d'excellence.

Depuis novembre 2014, la présidence est assurée par une personne morale, le groupe optique Prisme MFG (créé en 1994), spécialiste en matière de lunetterie exclusive. Philippe Girod en est le DAF et le DRH ,Frédéric Ferrant assurant le commercial et le marketing.

n° 68 : Ponard Georges, propriétaire des locaux, y travaillait en 1933 (futur actionnaire de la MMLO). Après la guerre le lunetier Colson Henri précéda Maurice Paget qui sous-traitait des éléments de lunettes avant

de déménager à Morbier en 1972 (Lunetterie Maurice Paget et Cie aux Buclets). Le bâtiment nu fut repris par la famille Calamand d'Oyonnax (Lucal Lunetterie).

n°70 : Louis Paget, de la dynastie Albin Paget, représentant d'horloges, d'articles en émail, de mètres linéaires, était installé à son compte au n° 204. En 1895, il accrût ses surfaces au n°70. A son décès en 1904, son frère Albin reprit l'entreprise et revint sur le site originel du n°204 jusqu'en 1925 quand fut créée la société Les Fils d'Albin Paget au n°15 rue Emile Zola. Marcel l'un des fils, resta au n°204 (Boulangerie Paget) reprise plus tard par A.B.M.(boutiques au n°22 Rue Emile Zola et n°143 rue de la République)

La Société Générale s'y installa après 1900 avant de déménager au n° 145 puis au n°12 quai Jobez et Saillet Louis y a installé son magasin de réparation de cycles dans les années 1960.

n°71 : la Mutuelle du Haut-Jura avait absorbé l'Union Mutuelle du Haut-Jura en 2002. En 2005, elle changea son nom en Amellis Mutuelles comprenant les établissements de Saint-Claude, Lons-le-Saunier, Champagnole, en excluant la cité morézienne.

n°72 : cette maison carrée a été construite pour le négociant Charles Bailly-Salins en 1896(occupée par le vétérinaire Lapprand-Crevoisier).

Progressons vers le Sud de la ville où peu à peu se concentrent les maisons d'habitation dont la majorité, durant deux à trois siècles, fut occupée au rez-de-chaussée par une multitude de boutiques : barbiers et coiffeurs, cafés et brasseries, épiciers et légumiers, tailleurs et chapeliers, cordonniers et marchands de brodequins, pharmacie (n°89), etc.

Des artisans et commerçants aux activités très variées les côtoient :

n°73 : Paget André(menuiserie) et Paget Confort(agencements thermiques) créé en 1964 par Alexandre Paget qui déménagea son

entreprise en 2019 au n°22b avenue de la Libération. Paget Evelyne y tient un institut de beauté depuis 1982.

n°74 : l'ancien garage Barbaud qui se nommait Modern'Garage, Rathier et Cie puis Morez-Automobiles fut radiée en 2015.

n°75 : C'est au-dessus du bistrot Margot que Marius Morel aurait débuté sa fabuleuse carrière racontée par ailleurs(Cf. *Bio-express* Morel France).

n°77 : la station-service Avia dessert l'essence du Garage des Sports(Renault). Précédemment Morez Automobiles en activité depuis 58 années avait été radiée du registre du Commerce(RDC) en 2015, comme la holding Prost-développement créée en 2000.

n°80 : les lieux ont abrité l'ancien atelier du maître émailleur Claude-François Navand, né en 1760. Il employait 36 ouvriers au début du XIX° siècle à Morez. L'horloger Emile Bailly-Comte (1816-1878-Cf. chapitre XIIA, fils de Jean Emmanuel Bailly-Comte (1784-1856) se lança dans la fabrication de montres (Emile Bailly-Comte & Cie de 1856 à 1863) ; outre sa fabrique du n°20 rue de l'Industrie, il disposa des locaux au n°80 vers 1850.

Ce numéro concerna le restaurant Euro Kebab ouvert en 1999 et fermé en 2007, repris par Ramadan Kassam gérant de la Sarl KRE. A la même adresse l'entreprise Pro-Fil s'active dans les revêtements de sols, peintures,...).

n°83 : Cf. Cretin-l'Ange au chapitre XIIA sur l'horlogerie.

n°84 : à cet endroit la maison, d'abord destinée à l'horlogerie par Bauduret Jean-Séraphin (1796-1853), fut vendue au maître de forges Pierre-Claude Prost puis rachetée en 1846 par Joseph-Emmanuel Bauduret puis par des Grenier et un Morel-Fourier qui la rebâtissent en 1858. La roue édiflée en 1899 dans une aile construite le long de la Bienne, était dédiée à la fabrication de pièces pour l'horlogerie et la lunetterie. Les locaux abritaient l'atelier de Julien Vinsard vers 1940

puis de Tonetti son petit-fils jusqu'en 1952 (dissolution en 1954) ainsi qu'une épicerie de Joséphine Petit-Prost (1932 à 1949). Les ateliers repris par Félix Petit-Prost sous-traita le montage de charnières pour Lamy-Jeune Fils (Cf. *Bio-express* rue Wladimir Gagneur) jusqu'en 1990. Petit-Prost Joseph y tenait un atelier de lunetterie vers 1960.

n°87 : Grenier Prudent est signalé dans la lunetterie entre 1948 et 1965.

n°90 : l'ancienne usine du lunetier Noël Chevassus a été louée en 1970 par les deux fils Bernard et Georges Paget (Société Paget Frères) qui avaient repris auparavant les Ets Mayet et Paget. En 1990 ils abandonnèrent ces locaux pour s'implanter dans les surfaces libres depuis 1976 de la société REG d'Elie et Robert Girod au n°18 rue Louis Grand-Chavin.

n°91 : le café de l'Industrie faisait office de lieu social en bas de la bourgade.

n°92 : Romand René tenait un magasin de fournitures de lunetterie.

n°94 : Barbe François, qui dorait des articles métalliques, a été cité rue de l'Industrie et dans la Cour Paul Odobey.

n°98 : la société Aurore et les Griffond frères se sont succédé dans la lunetterie dans les années 1960, comme les Lamy-Charrier. Gontero M. y fit un passage prolongé dans les années 1960 (installations sanitaires).

n°99 : Jacquemin lunetiers (société J.B.Jacquemin et Cie) y possédaient leur logement patronal.

n°100 : dans la Cour Paul Odobey sous ce numéro, s'activaient les lunetiers Levet André, Bourot Gabriel, Vuillet-à-Ciles Félix. qui fabriquait des "charnières métal pour lunettes simili écaille" et Sarran (décolletage depuis 1946) avant son transfert au n°9 rue Wladimir Gagneur.

Madeleine Guillard dite " la Madocok ", fille de Léon Cok et épouse de Paul Guillard (Cf. Cour Paul Odobey) habita longtemps un étage du

n° 100. Le Magasin François y tient une boutique de vêtements depuis 2009.

n° 101 : le lunetier Marius Morel (Cf. *Bio-express* au n°18 avenue Charles de Gaulle) s'était installé en 1934 dans ces locaux, construits puis libérés par la société Louis Jacquemin et Cie (Cf. *Bio-express* n°4 avenue Charles de Gaulle). Celle-ci avait pris la place de la lunetterie Henri Jullien qui fut transférée à Lons-le-Saunier en 1935 ; Julien intégra le n°216 rue de la République en 2017, siège de L'Amy Group sous le nom de Henri Jullien Manufacture.

Après le déménagement à Morbier de Morel France en 2005, Augar International, dirigée par Hervé Lamy, installa ses ateliers de design et de production de lunettes en métal plaqué or et titane. Elle cessa ses activités en 2009, vaincue par la crise mondiale.

n° 102 : cette bâtisse a été construite pour l'horloger Paul Odobey au début du XX° siècle à proximité de ses ateliers.

n° 106 : l'ancien hôtel des Voyageurs, renommé Central Modern'Hôtel a été édifié en 1884 pour le négociant Théophile Lhomme de Morez, fut agrandi vers 1930 et complété après 1920 par une annexe au n°2 avenue de la Gare. Le bâtiment a été reconverti au début des années 2000 en appartements. Y cohabitent un laboratoire d'analyses médicales et un office notarial(Lucenet-Perche). Celui-ci va s'installer dans la maison historique des Lamy Fidela au n°167b en 2020.

n° 108 : est occupé en 2020 par la Poste et la Banque Postale.

n° 111 : MAAF assurances y est toujours en place et succéda à l'Imprimerie du Haut-Jura.

n° 112 : la CCHJ Arcade (Communauté de Communes du Haut-Jura) née en 1994 en regroupant les communes de Morez, Lézat, Tancua & Morbier, fut rejointe par Longchaumois en 1996 puis Bellefontaine et La Mouille en 2013 ; Tancua fusionna avec Morbier en 2007 ramenant au nombre de six les communes membres d'ARCADE. Depuis le début 2016, les communes de Morez, Lézat et La Mouille ne forment plus

qu'une seule et unique Commune Nouvelle Hauts de Bienne . Ses ateliers intercommunaux sont implantés rue des Forges. La salle de gymnastique intercommunale, la médiathèque et la bibliothèque installées au n° 10 quai Jobez et l'Ecole de Musique du n° 19 rue Pasteur sont placées sous l'autorité de l'Arcade.

Dépassons l'ancien hôtel Central, la Poste, les écoles du Centre, la Morézienne d'Optique (S.M.O.) aux n° 114 et 132, le Syndicat des Lunetiers (Association lunetière technologique-Alutec) au n° 114 b, la place Jean-Jaurès et le musée de la Lunette .

n° 113 : est occupé par l'agence d'intérim Manpower.

n° 116 : cette maison édiée en 1814 pour le marchand-horloger Reydor Pierre-Gabriel, fut agrandie vers le sud en 1869 et dotée d'une fenêtre palladienne (Cf. l'ouvrage " Morez, vallée industrielle du Jura " de Laurent Poupard pages 66-67). Ce déjà vieil immeuble abritait les voyageurs dans l'Hôtel du Centre, et depuis des décennies le débit de tabacs bimbéloteries de Jean Vuillet-à-Ciles.(propriété de la ville, en cours de rénovation en 2019). La société Cellano fabriquait des pochettes. A la même adresse, Pretty Girl (habillement) créée en 2004 fut radiée en 2013. La coiffure Céline a installé en 2014 son salon et relooke toujours ses clients en 2020.

n° 117 : Adecco (agence d'intérimaire) fait partie du Groupe éponyme créé en 2003. Elle voisine avec l' assureur AXA.

n° 118 : Les Mayet-Luquot se sont intercalés au n° 118 avant leur occupation provisoire du n° 62 puis la construction de leur nouveau siège au n° 139 qui précéda leur installation au n° 26 quai Jobez (Cf.n° 62).

n° 120 : Ce numéro évoque les réunions très intellectuelles du Cercle des Amis encore en activité vers 1905. Le magasin de vente a longtemps présenté les meubles des Gauthier-Neveu (Cf. rue Pasteur).

n° 122 : la Caisse d'Épargne de Morez, construite en 1902 et agrandie côté rue Merlin (n°1), transféra ses activités au n° 144 rue de la République en 2017.

n° 124 : spécialisée depuis 1981 dans les vêtements la société Madame Chantal Guyon a fermé sa boutique en 2012.

n° 125 : de l'hôtel Europa, seul depuis 2017 son restaurant La Paysanne a survécu à la concurrence des Rousses.

n° 126 : après la guerre Prost Georges tenait une boulangerie. Le magasin d'habillement de Marcel Laporte occupa ce lieu historique pendant 52 ans jusqu'en 2014. L'entreprise de restauration rapide de Kemal Yilmaz s'y installa en 2018.

n° 127 : avant le Bar de la Poste, Vuillet Gaston y était lunetier après 1948 et 1960. On connut ces Vuillet au n°10 rue de la Promenade (Vuillet Gaston et Cie) ; ils tenaient aussi boutiques aux n°141 et 160 (Vuillet et fils). La firme Vuillet-Vega (Cf. *Bio-express* au n°24 avenue Charles de Gaulle) a dépassé les 175 années de vie. D'autres s'illustrèrent dans les horloges comtoises comme Henri Vuillet. Les Chaussures Barel ont pris le relais des Romains du n°159, disparues depuis longtemps.

n° 128 : la Sarl A.S.J.(activité financière) évolue à cette adresse depuis 1993. La Sarl ID & CO Kamoda (habillement) de Nathalie Dayet y est installée depuis 2017. Un établissement secondaire a pris le n°38 quai Jobez.

n° 129 : Belletto Jean(installateur électricien), Jean-Prost (fabricant de commodes) avaient leur atelier dans les années 1960. L'agence Jura Intérim, créée en 2003 (établissement secondaire de la société éponyme d'Oyonnax) a fermé en 2019. La blanchisserie-teinturerie Pressing morézien ouverte en 2009(établissement secondaire de Celia du n°1 rue des Essarts) avait clos ses activités en 2012(Cf. Celia aux n°159 rue de la République et Celia Pressing au n°n°60).

n° 130 : les fils de Baud D.(lunetterie) y ont travaillé ; la place fut concédée aux Pompes Funèbres Générales(PFG) transférées ensuite au n° 42 quai Jobez, puis la Sarl Métaux Breuil qui fut mise en liquidation en 2017.

n° 131 : Maison de la Presse est animée par le groupe NAP (créé en 2004 par les Toulousains, Jean-Charles Navajas, Arnaud Ayrolles et Olivier Piraud).

n° 132 : en 1833 l'emplacement servait de lieu d'agrément apolitique au Cercle où l'on buvait et jouait "au billard, aux dames, au piquet, à la bête ombrée, au tric trac".

Cet emplacement est connu par les Anciens ! Albert Seibert, le champion de la marche à pied y a tenu longtemps un café appelé Chez Seibert. Son fils Richard, également marcheur, est signalé à cet endroit comme artisan en zinguerie après 1960.

C'est dans ce bistrot légendaire que certains s'attardaient jusqu'à la fin de la messe d'un défunt avant de suivre son corbillard au Morez-Dessus. Beaucoup de locataires ont occupé les locaux au cours du temps ; parmi eux, citons Gindre & Cie (lunetterie), Bonnefoy Combey, la Morézienne d'Optique (S.M.O.) depuis 28 années, complétée par la Lunetterie Studio Arts & Images depuis 1996. L'adresse est commune à deux autres activités : Salon (coiffure), et Hello Pizza de Thibaut Lagier ouvert en 2010.

n° 133 : Le Kiosque, brasserie-restaurant et pizzeria depuis 1997, est toujours très couru en 2020 sur la place Jean Jaurès.

n° 134 : après le départ des Charpentier leur librairie fut animée par le couple Gérard Vidonne qui abandonna la place à un restaurant rapide Hello Pizza.

n° 135 : le Crédit Mutuel loge dans ce bâtiment depuis des lustres.

n° 136 : outre les Perrad et Cie (lunetterie) puis la bijouterie Pesenti, plusieurs commerçants avaient pignon sur rue aux n° 137 à 143 : le café Américain, l'institution légendaire de la pâtisserie Marchand

Henri devenue Aux Caprices des Neiges, baissa ses rideaux en 2019 pour les rouvrir en fin d'année (cette Sarl a débuté sur la place Henri Lissac au n°4), les chevaux du transporteur Julien Lamy, le buraliste et musicien Rotureau voisinaient avec des industries tel Danrey G.(charnières).

n°137 : dans cette maison s'activait l'atelier des Perrad- Bergoënd (spécialisé dans la fabrication des plaques émaillées), dirigé par le fils Louis d'Albin Perrad , cité au n°60 rue de la République.

n°139 : la banque Clément précéda les Mayet-Luquot (Cf. *Bio-express* au n°62) avant leur installation au n°26 quai Jobez . L'agence CIC fait partie en 2020 des 9 banques implantées à Morez en 2020.

L'entreprise de blancherie industrielle et teinturerie Laurence Logistique CHR de Clairvaux-les-Lacs créée en 2012 disposait d'un établissement au n°139 depuis mai 2015, fermé au début 2018.

n°140 : Laforêt Immobilier (précédemment Imm'Haut-Jura) tient l'agence depuis 2007.

n°141 : Lançon Laroche (également au n°143 et 149) succéda après 1920 à la maison Jacquemin (horlogerie et lunetterie).

Les Vuillet et fils marquèrent l'endroit de leur présence, suivis par Robert Saillard revenant de la rue Victor Poupin où il était installé depuis 1954.

n°142 : le tailleur d'habits Haltier Louis découpait ses patrons dans cette échoppe dans les années 1960.

n°143 : outre des Lamy, divers acteurs occupèrent les lieux : Lançon Laroche (Cf. n°141), A.B.M. boulangerie-pâtisserie(signalée au n°22 rue Emile Zola cette société a repris la boulangerie de Marcel Paget au n°204), Nexity (immobilier cohabitant avec Groupama Assurances). Un atelier de peinture est signalé à cette adresse après 1960. Le journal le Progrès y a pris position ; l'imprimerie du journal L'Indépendant du Haut-Jura faisait du papier au 1^{er} étage avant son mouvement en 2003 au n°1 quai Aimé Lamy.

n° 144 : le bâtiment actuel est implanté sur une ancienne propriété de Claude Dolard qui vendit en 1693 une partie de la forge à Jean Denis Chavin-Couraget ; deux siècles après, la fonderie pour la production de pièces d'horlogerie de Charles Prost fut démolie et remplacée vers 1880 par une nouvelle construction. Le Grand Café de l'Univers attira les Moréziens pendant quelques années. Lui succéda alors Victor Bouin (lunetterie) qui céda la place au lunetier Léon Nicole. Celui-ci était aussi producteur de matériel et d'outillage pour les opticiens sous la marque Labor, rachetée par René et André Cathenoz. Les ateliers étaient répartis sur trois niveaux : les deux premiers vendus à Armand Raguin en 1955 qui y installa un garage avec distribution d'essence au rez-de-chaussée, et une auto-école. De nombreux magasins se succédèrent à cette adresse : Bébé Rose, Lussy (spécialisé en habillement géré par Sylvie Luquot), Saveur de Meknès, Une Souris Verte, Guillaume Pierre (réparateur radio).

En 2009, l'ensemble est entièrement converti en logements et agences (Morez Bureau, radié en 2012). Un restaurant de type rapide de Madame Noura El Abid a été ouvert en 2010.

La Caisse d'Épargne du n°122, bâtie en 1901 et agrandie en 1978, déménagea au n°144 en 2017.

n° 145 : l'Union des fabricants de lunetterie y avait son siège, déplacé au n°114 b (Syndicat des Lunetiers). Dans le même bâtiment s'activèrent :

- . Girardet P. (fabrique de branches) ;
- . la Société générale (qui occupait le n°70 après 1900) ; elle tenait le rez-de-chaussée avant le fleuriste Roseflore de C.Cretin qui ferma en 2011.
- . le magasin La Fleur Selon M. de Marlène Gras a fonctionné depuis cette date mais dut fermer en septembre 2018. Un centre de biologie médicale exerçait en étage (agrandi au rez-de-chaussée du numéro suivant).

n° 146 : la Civette (bureau de tabac, presse et librairie) est tenu par Jean-Luc Leitao depuis 2013, poursuivant l'activité de buraliste depuis des générations à cet emplacement stratégique au coin de la place Henri Lissac; Bobillier Colette y est active depuis 1988.

n° 147 : les numéros 147 à 159 appartenaient dans le passé aux descendants du Dolard maître des Forges. Le bâtiment fut reconstruit en 1812 pour l'industriel horloger Louis Ogier (maire de Morez de 1831 à 1838). Outre l'extension du laboratoire cité au 145, une graineterie de Claude Cretin spécialisée dans le commerce de détail de fleurs, plantes, engrais, animaux de compagnie et les aliments ad hoc, commerçait au rez-de-chaussée depuis 1974. Un centre de biologie médicale pratique à cette adresse en 2020.

Dress'Code 147 (boutique de prêt-à-porter) s'y est installée en avril 2019.

n° 148 : une pâtisserie de Girod Aimé avait pignon sur la rue au cours des années 1960.

n° 149 : outre les Lançon Laroche cités aux n° 141 et 143, la Société générale y commerçait avant de se poser au n° 12 quai Jobez. La pharmacie Blosser occupe le rez-de-chaussée depuis octobre 2013. Les sociétés Luneco (lunetterie) et Guyon Louis (plaques émaillées) ne sont plus actifs sur ce site. Comme le club de sport Body et Smile de Christel Saillard très fréquenté en étage mais qui arrêta définitivement ses activités à cet endroit en 2019, comme son autre établissement rue de l'Evalude en 2018.

n° 150 : le bâtiment, où le Secours Catholique est implanté au rez-de-chaussée, a reçu en 2016 sur sa façade côté nord au-dessus d'un parking une fresque murale de Sylvano Arts graphiques, représentant des lunetières au travail.

n° 151 : Après Arbez Sœurs, l'enseigne A. Joly successeurs poursuit ses activités au n° 5 quai Aimé Lamy dans la spécialité (marmottes pour voyageurs). L'artisan Alwin Michel s'engagea dans la lunetterie.

n° 152 : divers acteurs se sont succédé à cette adresse :

- la société Régionale de Maintenance informatique Diffusion, créée en 1997 et fermée en 2011 ;
- l'atelier de peinture Robert Manera ;
- la Sarl Ambulances du Mont Rivel de Champagnole liquidée en 2015 après 14 années de service ;
- la Veuve Prost-Dalloz s'y activa dans la mode ;
- l'entreprise individuelle Nature Elle Beauté détente ouverte en 2009, fermée en 2014 a été déplacée au n°24 rue Louis Paget ;
- Cosmavita en 2010 (Vente par correspondance de produits de beauté)
- le négociant F.Cremers Fernand a cédé la place à la pizzeria Othali depuis 2016 après divers animateurs.

n° 153 : Murer sport depuis 1977 s'arrêta en 2016. La supérette Codisud est en place ainsi qu'au n° 3 rue de la Grande Rêche.

n° 154: en face des Lamy Main d'Argent (n°167b), les lunetiers disposaient d'une placette où la famille Lamy s'entraînait sur une patinoire devenue terrain de tennis puis une résidence, les Marronniers construite dans les années 1970.

n° 155 : la boutique Marie Boutic' de Marie-Rose Benoît Supper ouverte en 1993 a baissé son rideau en août 2019. L'agence de voyage Sylver Tours née en 1985 a son siège social à cette adresse.

n° 156 : créée en 2008 l'entreprise de plâtrerie R.B. Gypserie peinture a clos son activité en 2012.

n° 157 : ce bâtiment des Dolard abrita le Docteur Regad Gabriel ; puis au début siècle dernier la boutique Bruneton-Ligier ; parmi les plus contemporaines, citons la pharmacie Pinard de 1995 à 2015 et la Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté.

n° 157b : la voiture postale suisse s'arrêtait devant le Grand Bazar Parisien ; le bazar Potard prit le relais. La cour intérieure a vu la lunetterie de Fernand Humbert Brun qui disposait d'un atelier de fabrication au n° 5 de la rue de la Tannerie.

n° 158 : Chantal Coiffure y tient salon.

n° 159 : il y a deux siècles, cette habitation abrita Jean-Baptiste Dolard et Pierre-Alexis Perrad. Les Moréziens avertis connaissent la vitrine des chaussures Romans, camouflée depuis des décennies par les anciennes fresques récupérées du Café de la Perle (Place Jean Jaurès). Sur le flanc droit du magasin fantôme, la boutique de sous-vêtements Capucine, installée en 1988 a clos sa devanture depuis 2014. Celia (habillement), établissement secondaire du magasin du n° 1 rue des Essarts, a ouvert en 2014 mais ferma en 2019 (Cf. les autres établissements de blanchisserie aux n° 60 et 129 rue de la République). Sur sa gauche la Charcuterie morézienne de l'Entreprise Pensotti ouverte en 2003 a clos son enseigne locale en 2017.

n° 160 : le magasin d'optique Vuillet créé en 1953 avait belle allure avec son show-room et ses présentoirs dans cette maison historique, âgée de plus de 180 années. L'ancêtre Célestin, fils d'un tailleur de pierres de Longchaumois, initié aux techniques lunetières par Lizon à Paris et fort de ses contacts dans la capitale, créa sa fabrique à Morez au n° 160 en 1843 et fut l'inventeur de lunettes sans vis ni soudures en 1845. Les descendants sont à l'origine de la firme Vuillet-Vega installée au n° 24 Avenue Charles de Gaulle depuis 1998.

n° 161 : après 1948 le carburier Tissot Denis était en place dans son atelier de confection d'outils de frappe. Mais bien avant lui, la cour intérieure fut longtemps animée par les ateliers de fabrication des Fontanez, horlogers pendulistes liés aux Jobez sous la marque Fontanez Jobez. Dans l'arrière-cour, Soudalec de Victor Smaniotto élaborait des machines à souder.

Face à la Place du Marché, le local du rez-de-chaussée fut longtemps tenu par les Vêtements Belague, remplacé en 2008 par la maison d'habillement Ima'Jean's. A ses côtés le restaurant de type rapide Chez Nab's, a pris place sur le lieu du bistrot historique des Maufrand, le Lion d'Or, précédé au début du siècle par le Café de la Perle (qui

rejoignit ensuite la Place d'Armes) suivi par le Grand Bazar Parisien qui lui aussi fut déplacé à deux pas de là au n° 157b.

n° 163 : outre la Maison Lizon & Thiébaud , puis Arthur Thiébaud successeur spécialisés dans le commerce d'objets d'optique, de mesures linéaires et de tournebroches, un marchand de chaussures et maroquinerie Valibus emboîta le pas, précédant le chausseur Roger Passet qui y tint boutique durant quelques décennies, suivi par Robert Benoît-Gonin et son fils. Au Chat Botté entama la même activité vers 2005. Le magasin bio Au Tournesol le remplaça en 2007 mais ferma en 2012. L'artisan Mohamed Asloum y tient une boucherie alal depuis mai 2018.

n° 165 : à l'embranchement de la rue de la République et du quai Aimé Lamy, le Crédit agricole de Franche-Comté développe en 2020 ses affaires à la place de Zim Sports. Veuve Boudet Hélène tenait là un atelier de lunetterie après la Guerre jusqu'aux années 1960. Le magasin d'électricité Royet précéda la crèmerie des Monnayeur et les marchands de primeurs Clément et Georgine Griffon.

n° 167 b : le site était la propriété des Jobez, qui firent construire cet hôtel particulier entre 1762 et 1768. Il fut cédé en 1849 à Pierre-Hyacinthe Lamy ; Aimé Victor Séraphin Lamy (maire de Morez) y aménagea en 1858.

Bio-express de **Lamy Fidela** : d'abord aux Arcets vers 1800 chez le cloutier Caseaux, les Lamy démarrèrent la fabrication de leurs lunettes en fil de fer en 1819. L'année 1920 sera l'occasion de fêter le 200° anniversaire de Lamy Fidela. Reprise par Victor-Gros Distribution de Lons-le-Saunier à la fin 2016, la société Fidela 1820 s'est implantée à St Laurent-en-Grandvaux et fabrique toujours sa marque Airlight, mais avec des réductions d'effectifs au début 2020.(Cf. *Bio-express* des Lamy). La société Akote (lunetterie) installée en 2012 à cette adresse a été radiée en 2019.

Le sort de cette maison légendaire est maintenant scellé : les biens appartenant à la famille Lamy ont été revendus à un investisseur qui découpa l'ensemble en deux lots : l'usine qui sera convertie en logements et la villa de l'ancien propriétaire, Dominique Lamy (Lamy main d'Argent); celle-ci est destinée après rénovation, à l'accueil d'un office notarial actuellement au n°106 rue de la République où le notaire Lucenet-Perche a pris sa retraite.

n°168 : la Gendarmerie royale s'y était installée en 1782. Désaffectée, la caserne fut vendue en 1843 à Felix-Aimé Prost de Morbier (entrepreneur) qui convertit l'immeuble en logements et édifia une nouvelle caserne au n°181. Les gendarmes ont déménagé en 1975 sur le versant Est de la ville au n°6 avenue Louis Paget.

Lettraz M.(mécanique générale) a occupé ce bâtiment au cours du XIX° siècle.

n°168 : l'épicerie Brocard a disparu après 1970. Exe Engineering (ingénierie, études techniques) a débuté en 2001 mais arrêta ses activités en 2019.

n°170 : la banque Clément y avait pignon sur rue avant d'être transférée au n°139 sur la place d'Armes.

n°171 : c'était l'emplacement initial de l'Atelier de l'Email avant d'occuper l'ancienne Ecole maternelle de Morez-le-haut (Musée de l'Email au n°199b). Depuis début 2019, on forme aux techniques de l'émail sur métaux des étudiants de l'école de design parisienne (l'Ecole Bleue). Cet immeuble a abrité vers 1845 le marchand horloger Pierre Cyprien Lacroix, natif des Rousses et la maison Vergo des Bourgeois de Morbier depuis 1981. Elle diffusait des verres ophtalmiques, verres de contact, et organiques.

n°173 : l'immeuble fut rendu célèbre grâce au peintre Jean Ricardon, fils de Gabrielle et de Joseph Ricardon qui dirigeaient l'entreprise

familiale de peinture en bâtiment et décoration. Suite à un incendie, l'immeuble fut démoli en 2019 pour faire la place à des garages.

n° 174 : Camille Prost y tint une boutique de marchand de farine.

n° 175 : le cordonnier Borego José pratiquait ce métier en concurrence avec Despert au n°10 quai Jobez. A sa droite le boulanger Maillard Xavier tint sa boutique à la même adresse.

n° 176 : le restaurant rapide Othantik 24 de Rezan Akbek animait ses fourneaux depuis 2015 mais dut se résoudre à le fermer en 2020.

n° 177-179 : converties en logements, les deux maisons mitoyennes abritaient au dernier étage des ateliers de lunetterie.

n° 181 : c'était l'ancienne caserne de la gendarmerie (Cf. n° 168) avant le mouvement sur les hauteurs en 1975. A l'OPAC (l'Office Public d'Aménagement et de Construction du Jura) succéda en 1988 l'OPH (Office Public de l'Habitat du Jura), devenu en 2014 Oliha AIS Jura(Agence Immobilière Sociale)

n° 183 : Morez Chauffage de Frank Bouillier enregistrée en 1991 a été radiée en 2018.

n° 185 : l'hôtel de Genève y accueillait encore ses voyageurs après la dernière guerre. Avant lui, l'hôtel Diogène recevait moult représentants de commerce. Beaucoup de sociétés se sont succédé en ces lieux : la boucherie Robert Félicien, la coopérative La Famille, Lamy transports et des artisans : Monnier lunettes, Benoit-Gonin Louis, Baud (polisseur).

n° 187 : la lunetterie en matière plastique de Robert Janey s'y activa longtemps, comme au n° 12 quai Aimé Lamy ainsi que le fabricant de charnières Robbez-Ramez. Les lieux furent occupés au cours des décennies par la fromagerie Deniset (créée en 1963 par Jean Denis) avant son transfert au n°33 de la rue Wladimir Gagneur. L'enseigne Grill Box Street Gourmet du Demirkiran 31 est en place depuis 2016.

n° 189 : Auto Sécurité Morez (du groupe SGS-Auto Sécurité France créé en 1992) assure le Contrôle Technique Automobile du Haut-Jura.

n° 191 : le réparateur d'automobiles Vergue Jean y était installé dans les années 1960.

n° 194-198 : ces immeubles virent s'épanouir la SOCE (Société des Lunetiers) qui s'implanta au n° 194 à Morez en 1877 (façonnage de verres). Elle fit construire en 1896 les immeubles voisins pour l'extension de son activité et pour loger le personnel (elle disparut en 1966). Elle était liée à l'histoire d'Essilor (Cf. *Bio-express* ci-après). La SA Salino et Fils racheta en 1980 les murs du n° 194 au lunetier des Rousses Mathieu Frères en faillite pour y développer de nouveaux embouts. Le parcours de Jean-Paul Salino (maire de Morez de 1995 à 2014) est évoqué dans le bref historique de la Comotec que sa société rejoignit en 1995 (Cf. rue Gambetta).

La Sarl Cislo, créée en 2000 au n° 9 quai Aimé Lamy, a disparu du n° 194 rue de la République en mai 2008. La société Inoxan, spécialisée dans le matériel de cuisines pour collectivités, occupa une partie des locaux en 2009. Modot SA présidée par Alexis Convert depuis 2014 se mobilise dans l'élaboration sur-mesure de plaques cellulose thermo comprimé aux coloris multiples choisis par le client.

Bio-express Essilor : c'est à Morez que sont nées les entreprises qui ont participé aux fusions successives et porté au zénith le renom mondial d'Essilor :

-Les Ets Louis Jacquemin acquis en 1954 par Georges Lissac, un Morézien créateur de Silor - fusion de la SIL (Société Industrielle de Lunetterie) et de LOR-Télegic (Lentilles Ophtalmiques Rationnelles) - et de Lux de Morez en 1956, rachetée par le groupe Darnaud en 1982.
-La Société des Lunetiers du Haut de Morez, la SOCE (qui prit possession de la maison Jules Cottet de Foncine-le-Bas en 1913), créatrice des verres progressifs Varilux grâce à son inventeur Bernard Maitenaz, cousin éloigné des Crestin-Billet de Morez (Cébé)

- Le groupe Essilor, né du rapprochement d'Essel et de Silor, de la prise de contrôle en 1968 des fabricants de verres Benoît Berthiot et Guilbert Routit pour former BBGR en 1974, suivie en 1982 de la fusion des collections de lunettes Amor et Logo sous la marque unique Essilor.
- Le groupe Logo né de la fusion en 1992 de la lunetterie d'Essilor (hors Cartier) et du groupe Vincent Darnaud (gendre de Georges Lissac et actionnaire de Lux).

n° 195 -196 : au même endroit s'implanta la boulangerie Prost. Au courant des années 1960, un atelier de polissage de Gaston David traitements de surfaces suivi en 1986 du Polissage Sablage Morézien sur articles de lunetterie. Malgré un changement de sigle la Société Nouvelle PSM créée en 1997 disparut en 2007. Mais une autre société PSM renaquit en 2004 ; gérée par Frédéric Almeida elle poursuit en 2020 son activité de fabricant en lunetterie.

Les enfants de Ponard E. émailleurs s'y sont installés après 1960. Alpha Décor s'y activa en 1996 mais ferma en 2007.

n° 197 : l'atelier Colin, installé dans les combles pour travailler le celluloïd, fut l'objet d'un incendie qui coûta la vie à deux cousins en 1943. La maison Labor-Rac de René et André Cathenoz, venant du n° 1 quai Aimé Lamy, y produisit la marque Labor de Léon Nicole en 1954. DP Créations ouverte en 1990 dut fermer en 2001.

n° 199 : le site usé par le temps était le centre de la célèbre Méli-Mélo, disparue en 1992. Les six ateliers de fabrication, l'entrepôt industriel central, les bureaux de la MMLO (Manufacture Mécanique de Lunetterie et d'Optique) et les logements près de la rivière, le transformateur au sud ceinturaient l'Ecole maternelle du Haut.

Bio-express de la MMLO : en 1812, les plans indiquent la présence d'un moulin à farine, d'un battoir, d'une scierie, d'un martinet et d'une pointerie. Six roues hydrauliques, trois soufflets, trois marteaux et

quatre paires de meules constituaient l'équipement de l'ensemble. Les Jacquemin acquirent les installations pour les convertir en usine d'horlogerie en 1832, transformée en fabrique de fournitures pour l'horlogerie et la lunetterie par les Bailly. Un enfant de Jean Joseph Lizon (lunetier après 1840) s'associa aux Thiébaud (Maison Lizon & Thiébaud cité au n°163 rue de la République) dans le commerce d'objets d'optique, de mesures linéaires et de tournebroches. Arthur Thiébaud successeur prendra la suite. La descendance d'un Félix Lizon artisan lunetier avait créé la société Les Fils de Louis Lizon. En parallèle, des Colin avaient remplacé les Bailly dans une usine de lunetterie, complétée en 1892 par un nouvel atelier et un logement patronal. En 1919 cinq entreprises formèrent une société en nom collectif (SNC) réunissant les Fils de Louis Lizon , Louis Arbez , Emile Mandrillon-Bonnefoy , Henri Guy-Buffard et Henri Colin Fils. La firme s'était aussi spécialisée dans la fabrication de verres de lunettes à Lons-le-Saunier, montés à Morez. Une construction attenante aux bâtiments existants du n°199 fut érigée en 1928, ainsi qu'un local de fabrication d'outillages et de machines. En 1946, la SNC devient Sarl Lizon et Cie. Mais après la période faste d'après-guerre, une restructuration s'imposa en 1966 et aboutit à la reprise de l'ensemble par la société Bourgeois de Morbier sous le nom Sarl Lizon et Cie. La maison ferma ses ateliers en 1987.

Le leader allemand LIDL occupe les lieux depuis cette date.

n°199b : l'ancienne école maternelle du Haut a cédé la place à la Maison de l'Email (Cf. le chapitre VIII sur les Edifices publics et religieux).

n°200 : Camelin Pierre tenait un atelier d'horlogerie à cet endroit. Un bistrot précéda le restaurant le Galapiate de Nathalie Duranton ouvert en 2014 (mis en liquidation judiciaire à la fin 2019).

n°202 : cet immeuble affecté aux logements privés avait la particularité de relier la rue de la République aux champs situés à l'arrière par une traboule, dotée pendant des décennies d'une pissotière publique à mi-chemin de son parcours en zig-zag. Depuis quelques années l'entrée est condamnée aux intrus !

n°204 : c'est le berceau de la dynastie lunetière Albin Paget. Paget Marcel, l'un des trois fils d'Albin Paget, y tenait une boulangerie occupée en 2020 par A.B.M. (Cf. n° 143). Le siège social du n°15 rue Emile Zola fut déplacé au n°221 en 1985.

n°205 : très discrète, Ceria Marricia se fit remarquer par ses travaux de couture vers 1960. A cette adresse l'entreprise de Pachoud Philippe propose son activité de maçonnerie depuis 2014.

n°208 : Grandperret Maurice y fabriquait des caisses.

n°211 : Adolphe Grenier faisait commerce des accumulateurs (Cf. également le n°219) et Fornelli P. y polissait les matières plastiques dans les années 1960.

n°214 : en 2020 la Sarl Léon Jeantet poursuit son activité dans sa propre construction édifée en 1913 (75 m² surélevé pour le logement patronal puis agrandi de 300 m²), longtemps après l'abandon des locaux de l'ancienne tannerie Huguenin du n° 238 occupée plus tard par les Barbaux.

Bio-express de **Léon Jeantet** : en 1880 Eugène Jeantet fonda sa société qui fabriquait des lunettes de vue et des pince-nez pour cyclistes et automobilistes. Son logo, une abeille, fut déposé en 1927. Deux ans plus tard il créa la lunette de protection Aviator Google pour les sportifs et le chien des automobilistes ! Son gendre Gérard Sirven continua l'activité en 1947 ; les deux fils Pierre-Léon et Gaston poursuivirent en 1976(Jeantet Léon et Cie) et créèrent en 1985 les lunettes Ordi-J'Tex. En 1992 ils remirent Aviator Google au goût du jour. La marque Aviator Google est représentée aujourd'hui par la

société Demetz Optique de Sport (Villiers sur Marne) reprise en totalité en 2020 par le groupe lyonnais Opal.

n°216 à 220 : Après l'abandon du n°13 rue Wladimir Gagneur, L'Amy Group y a inauguré ses locaux en 1964 (3500 m2). L'histoire des Lamy (Lamy Fidela, l'Amy et Lamy-Jeune, dont l'origine commune remonte à l'ancêtre Pierre-Hyacinthe Lamy chez son parrain Pierre-Hyacinthe Caseaux dans les ateliers des Rivières en 1796) sera évoquée rue Wladimir Gagneur.

-L'Amy Group très active distribue plus de 20 marques de grand renom en 2020 mais son activité commence à flancher eu égard à la pandémie du coronavirus en Chine.

-Lamy Fidela devenue Fidela 1820 fut reprise par Victor-Gros Distribution de Lons-le-Saunier à la fin 2016 (Cf. n°167).

-Lamy-Jeune des n°28 à 34 de la rue Wladimir Gagneur a cessé son activité en 1996.

n°217 :

Bio-express de la Sarl Amadeux : elle avait été créée en 1997 par Amadéo Fernandès. Investisseur audacieux, il avait aussi fondé en 1997 la société Top Lunettes qui fut liquidée en 2002. Par ailleurs ELO-PM au n° 4 rue Voltaire, reprise en l'an 2000 par les Bourgeois SA en changeant de nom (M2C), mais vite arrêtée, passa sous l'autorité d'Amadéo Fernandès qui loua les locaux du Bas de Morez et exploita ses licences Empreinte et Esquisse. Il fabriqua des lunettes pour les Bourgeois qui réalisaient le traitement électrolytique mais leur tarif pénalisait le prix de revient, donc les marges d'Amadeux. Malgré une diversification dans l'audio électronique, le multimédia et l'expertise, la création d'une collection à caractère religieux où la croix et les signes d'autres cultes habillaient ses modèles, Amadeux ferma le n°4

rue Voltaire puis se replia sur le n°217 où elle fut mise en liquidation en 2009.

n°219 : Adolphe Grenier s'y était spécialisé en accumulateurs de voitures (Cf. également le n° 211). Un restaurant de type rapide de Ribeiro de Oliveira José s'y était implanté en 2010 mais a été radié en 2019.

n°221 : Albin Paget y installa son siège social, déplacé du n° 15 rue Emile Zola, après la construction de locaux administratifs et directoriaux (Cf. *Bio-express* Albin Paget rue Emile Zola).

n°222 : L'ancienne émaillerie de Marcel Ponard et ses sœurs se situait en retrait de la rue de la République.

n°224 : Nublat Lucien s'activait à cet endroit dans la réparation des automobiles qui ne passaient pas encore sur la Rocade.

n°226 : Emonoz Louis y polissait des matières plastiques dans les années 1960.

n°228 : le lapidaire André Prost-Tournier avait son atelier dans l'immeuble.

n°230-232 : isolé sur le bord de la Nationale l'atelier de réparations de Lyon Gabriel a dépanné les cyclistes dans les années 1950 et 1960. En 2020, les établissements Mérard-Cauillardon s'active dans le textile (commerce de gros inter-entreprises).

n°238 : le site était tenu au XIX° siècle par l'ancienne tannerie du boucher Victor-Huguenin. La maison construite en 1848 fut acquise par la famille Buffard-Morel puis convertie en immeuble d'habitation. Eugène Jeantet , originaire des Bouchoux, installa sa société lunetière après 1880 et abandonna ce lieu en 1913(Cf. n°214).

n°241 : l'octroi sud de la ville, comme celui de la gare et du nord , datait de l'ordonnance de 1681. Les barrières furent supprimées en 1791, rétablies en 1798 et définitivement abolies par Laval en 1943. Le Pont des Douanes rappelle les périodes lorsque la circulation des

marchandises était entravée par des barrières ; elles fermaient la voie d'accès au cœur de la cité et facilitaient la perception de taxes sur le bétail et autres produits de consommation. Le pavillon sud qui abritait les agents du service a disparu.